

LES BOUCANIERS



NOUVEAUTÉS EN VENTE.

Jeanne Michu la bien-aimée du Sacré-Cœur, par madame la comtesse Dash, 4 vol. in-8., net.	18	»»
Le Khalifa, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8., affiche pochade, net.	9	»»
Raphaël et Lucien, par Michel Masson, 2 vol. in-8., affiche pochade, net..	9	»»
Le Trouble-Ménage, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8., affiche pochade, net..	9	»»
El Ihoudi, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8., net..	9	»»
Les Métamorphoses de la Femme, par X.-B. Saintine, 3 vol. in-8, affiche pochade, net.	13	50
Charmante Gabrielle, par M. J. Brisset, 2 vol. in-8., affiche pochade, net.	9	»»
Le Débardeur, par Max. Perrin, 2 v. in-8., affiche pochade, net.	9	»»
Nicolas Champion, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8., affiche pochade, net.	9	»»
La Famille du mauvais sujet, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8., net..	9	»»
Diane et Sabine, par Michel Masson, 2 vol. in-8., net. . . .	9	»»
Un Cœur de Lièvre, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8., net. .	9	»»

SOUS PRESSE

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT:

LE GARDE-CHASSE
Par Elie Berthet.

L'HOMME DE FEU
Par G. de la Landelle.

LES AMOURS DE VÉNUS
Par Xavier de Montépin.

LE MÉDECIN DE SA FEMME
Par Henry de Kock.

LE MENDIANT DE TOLÈDE
Par Emmanuel Gonzalès.

UN HOMME DE GÉNIE
Par Mme la comtesse Dash.

LE CHATEAU DES FANTOMES
Par Xavier de Montépin.

MONTBARS L'EXTERMINATEUR
Par Paul Duplessis.

LES

BOUCANIERS

(LE CHEVALIER DE MORVAN)

PAR

PAUL DU PLESSIS

3

PARIS

L. DE POTTER, ÉDITEUR

38, RUE SAINT-JACQUES

CHAPITRE PREMIER.

ALAIN

A LA RECHERCHE DE VINGT ÉCUS

(SUITE).

I

Alain à la Recherche de Vingt Écus.

(SUITE).

Alain, ne voulant pas avoir l'air d'ignorer les usages de Paris, se contenta de remercier le mendiant sans entrer dans aucune explication ; toutefois il était fort intrigué.

— Qu'entend cet homme, se demandait-il par ces mots : « C'est l'heure de la belle messe? » Il y a donc ici des messes laides et des messes belles. Au fait, pourquoi pas? les Français sont des impies : ils reconnaissent probablement plusieurs Dieux !

Le Bas-Breton, grâce à son piteux costume, pénétra dans l'église des Jacobins, sans avoir à subir les supplications nazillardes et monotones d'une foule de prétendus estropiés qui se tenaient à la porte pour solliciter la pitié des fidèles.

Alain était pieux et modeste à l'extrême.

Que l'on juge donc de la stupéfaction prodigieuse, de l'indignation inouïe qu'il éprouva, en apercevant l'église remplie d'un essaim de femmes plus extraordinairement encore décolletées qu'elles n'étaient luxueusement vêtues : ce qui n'est pas peu dire !

Ces femmes, entourées par une foule de jeunes courtisans, riaient, causaient et ne semblaient pas plus se préoccuper de la sainteté de l'endroit où elles se trouvaient, que de l'imposant et sublime mystère qui s'accomplissait devant elles !

L'église des Jacobins présentait en 1695 une succursale de l'OEil-de-Bœuf.

Il fallait qu'Alain eût un intérêt considérable à rester, et qu'il fût soutenu par une idée fixe bien puissante, car il ne prit pas la fuite : au contraire, il se mit à parcourir l'église, tout en regardant autour de lui avec attention.

Bientôt il laissa échapper une exclamation de joie : il venait enfin de trouver ce qu'il cherchait avec tant de persévérance, c'est à dire un triangle

en fer, garni de nombreuses pointes soutenant de petits cierges allumés : derrière ce triangle, se tenait assise la femme chargée de répondre aux commandes des fidèles.

Alain regarda du coin de l'œil cette femme, et comme elle lui parut être douée d'un âge plus que respectable, posséder une remarquable laideur, et qu'elle était vêtue avec beaucoup de décence, il se décida à s'adresser à elle.

— Madame, lui dit-il, vous plairait-il de m'allumer trois cierges en l'honneur de Sainte-Anne-d'Auray?

— Pour vous faire bien voir de votre maîtresse, mon garçon? vous avez raison. C'est là un infaillible moyen de réussite.

— Je n'ai pas et ne veux point avoir de ce que vous dites, madame, répondit Alain horriblement scandalisé. Vous êtes la marchande de cierges, n'est-ce pas? Eh bien, alors allumez trois cierges, prenez votre argent et ne causez pas avec moi; mes intentions ne regardent personne.

La vieille femme eut d'abord envie de

se fâcher, mais son intérêt l'emporta sur sa colère, et elle obéit.

— C'est trente-six sols que vous me devez, dit-elle au Bas-Breton.

— Comment, trente-six sols! s'écria Alain épouvanté.

— Certes! trois cierges à douze sols pièce font bien trente-six sols!

— Ah! les cierges valent donc ici douze sols pièce? demanda Alain en regardant la marchande dans le blanc des yeux,

— Tout le monde sait cela ! Interrogez le premier venu...

— Votre parole me suffit, répondit Alain qui, avisant agenouillée près de lui une vieille domestique, lui frappa doucement sur l'épaule et lui demanda, tout en essayant de la saluer gracieusement :

— Est-il vrai, madame, que les cierges coûtent à Paris douze sols ?

— Que le diable vous emporte de me déranger au beau milieu de mes prières

pour m'adresser une aussi sotte question ! s'écria la vieille domestique. Certes, les cierges valent douze sols, imbécille!

Alain retira alors de sa poche, tout en soupirant, son dernier écu, si soigneusement conservé jusqu'à ce jour, et le donna à la marchande; mais bientôt le visage du Bas-Breton changea comme par enchantement : l'expression de la joie y remplaça celle de la tristesse.

— Que je suis donc bête, se dit-il ; il est certain que les cierges de douze sols doivent posséder bien plus de vertu que

ceux qui n'en coûtent que trois! M. le chevalier ne peut manquer à présent d'avoir les vingt écus.

Après cette réflexion consolante, Alain s'agenouilla et fit sa prière.

« Ma bonne Sainte-Anne-d'Auray, murmura-t-il avec ferveur, vous voyez que je ne regarde pas à dépenser de l'argent pour vous être agréable.

» Je vous sais trop brave pour vouloir mettre inutilement en frais un pauvre malheureux comme moi! ça ne serait ni gentil ni délicat de votre part.

» Faites-moi donc trouver les vingt écus dont mon maître, monsieur le chevalier, a besoin ; ça m'obligera beaucoup et je vous serai bien reconnaissant !

» Que quelqu'un ose nier devant moi votre puissance, et je vous jure que je lui casserai la tête ! Ainsi soit-il. »

Alain attendit, selon son habitude, avant de se relever, que les trois cierges fussent tout à fait consumés, puis, demandant à la marchande la monnaie de son écu — monnaie qu'il vérifia et serra soigneusement dans sa poche —

il sortit, la tête haute et le pied léger de l'église des Jacobins.

Une fois dans la rue, le premier soin du Bas-Breton fut de regarder s'il n'apercevait pas une bourse tombée par terre.

Quant à mettre un seul instant en doute la réalisation de son souhait, l'idée ne lui en vint même pas.

Il était intimement persuadé que Notre-Dame-d'Auray se chargerait de lui fournir avant la fin du jour les vingt écus demandés.

Plein de cette confiance, Alain se mit à marcher devant lui au hasard ; il prit la première rue qui se présenta, arriva sur les quais, et peu après se trouva à l'entrée du Pont-Neuf.

Le hasard, on le voit, donnait une mauvaise direction aux pas du Bas-Breton ; le Pont-Neuf, si consciencieusement exploité à cette époque par les plus adroits filous de Paris, était certes de tous les endroits celui où il avait le moins de chance de rencontrer vingt écus.

En revanche, ce lieu célèbre par ses charlatans, ses désœuvrés, ses cher-

cheurs d'aventures, ses vagabonds, ses mendiants, les soldats et les laquais en goguette, offrait à l'inexpérience du sauvage penmarkais de graves écueils, de véritables dangers.

Distraits par ses pensées et ahuri par les gens affairés ou turbulents, qui le coudoyaient, Alain ne remarqua pas tout d'abord le tableau animé et bizarre que présentait le Pont-Neuf.

Ce fut seulement après s'être témérairement engagé dans la foule qu'il cher-

cha, — ne pouvant plus avancer qu'avec peine, — à se rendre compte de ce qui se passait autour de lui.

— Tiens, quel est donc ce grand seigneur qui, monté sur son carrosse, se dispose à parler au peuple? se dit-il, écoutons un peu. Dieu de Dieu, est-il couvert de broderies d'or et de belles plumes! Ce doit être un prince du sang. L'on fait silence; il va commencer.

Le personnage gratifié par Alain du titre de prince du sang était un arracheur de dents fort connu à cette époque et nommé Galimard.

Il commença par parler de ses voyages en Arabie et en Chine, des succès extraordinaires qu'il avait obtenus auprès de diverses cours étrangères, notamment dans celle du grand-sultan; puis il termina en annonçant que son bon cœur lui faisant préférer le bien-être de l'humanité entière à sa propre fortune, il consentait à arracher vingt dents à cinq sols pièce.

— Brave seigneur! se dit Alain, en voilà un au moins qui n'est pas fier et qui aime le petit peuple.

Le Bas-Breton, captivé par la nou-

veauté de ce spectacle, assista, le col tendu et la bouche béante, aux quatre premières extractions : le charlatan, pour mieux faire ressortir son adresse, opérait ayant les yeux recouverts par un épais bandeau, ce qui épouvantait et charmait tout à la fois le crédule et innocent penmarkais.

Cependant un remords de conscience le prit bientôt : Allons-nous en, se dit-il, j'ai peur qu'il n'y ait de la magie là-dessous.

Quelques pas plus loin, Alain s'arrêta

devant l'étalage d'un célèbre mécanicien qui confectionnait avec une adresse inimitable — c'était lui qui le disait — des yeux en verre et des jambes de bois.

Comme à cette époque, la guerre, et même une guerre acharnée, sévissait depuis plusieurs années, l'étalage du mécanicien était fort entouré.

Alain, en écoutant l'admirable discours du poseur des jambes, regretta presque un moment de n'être point mutilé; toutefois son bon sens ne tarda pas

à prendre le dessus sur son étonnement, et il s'éloigna en murmurant :

— Ce Français-là a beau dire, il ne me prouvera jamais que les jambes faites par le bon Dieu ne valent pas ses morceaux de bois taillés! Tout cela c'est des menteries bonnes à attraper des niais!.... Allons ailleurs!

Ailleurs, c'est à dire à dix pas plus loin, ce que le Bas-Breton entendit, était chose bien autrement extraordinaire que les discours de l'arrâcheur de dents et du mécanicien.

Un homme monté sur un tréteau bordé de musiciens, annonçait qu'il avait trouvé, après vingt années de recherches, certaines plantes rares douées de l'incroyable vertu de changer, dans l'espace de cinq minutes, la figure d'un homme : il suffisait de se frotter le visage avec la liqueur merveilleuse extraite de ces plantes pour, d'affreusement laid que l'on était, devenir sinon admirablement beau, du moins fort présentable.

L'homme à l'eau de Beauté assurait que, grâce à son précieux secret, il avait

déjà fait faire plus de dix mille mariages.

— Menteur! se dit Alain, et il se disposait à s'éloigner lorsque le charlatan ajouta :

— Je conçois, messieurs, que vous acceuilliez par la plus complète incrédulité l'annonce de ma découverte sans pareille : il y a de ces choses que l'on ne peut croire qu'à condition de les voir. Eh bien! je vais vous fournir un exemple irrécusable de la vérité du fait que j'avance. Je vais opérer devant vous!

Que l'homme le plus laid de la compagnie se présente, et là, sous vos yeux, en moins de cinq minutes, je vous le répète, je vais le changer en bien, de façon à le rendre méconnaissable.. Voyons! J'attends! Quel est parmi vous le malheureux affligé du plus disgracieux, du plus ridicule, du plus sot, du plus affreux visage?.... Qu'il avance sans crainte! Je suis là.

Comme cela devait être, personne ne s'offrit.

Alain, dont la cūriosité était alors

excitée au plus haut point, resta pour voir si l'expérience aurait lieu.

Le charlatan paraissait si sûr de lui, il était si facile de le démentir, que le Bas-Breton doutait.

— Eh bien! quoi, personne ne dit mot, reprit l'homme à l'eau de Beauté après une légère pause, je comprends ce silence, il signifie que chacun de vous se croit un Adonis... Erreur, messieurs, erreur! J'aperçois, au contraire, parmi vous beaucoup de déplaisants visages.

Chacun regarda son voisin, et le char-

latan, après une nouvelle pause reprit :

— Puisque personne n'ose, par amour-propre, se dévouer au bonheur de ses semblables, c'est moi qui vais choisir le plus laid de la compagnie.

La musique — deux aveugles et un seigneur castillan revêtu d'un costume du règne de Charles-Quint — commencèrent leurs fanfares, tandis que le charlatan, la main droite recourbée à la hauteur de son front en guise d'abat-jour, et les yeux à moitié fermés, examinait les badauds qui l'entouraient.

Alain, dont l'esprit méfiant voyait un piége dans toutes ces lenteurs, se préparait sérieusement cette fois à s'en aller, quand un jeune seigneur, parfaitement habillé, et portant au lieu d'épée un cimeterre, le toucha légèrement du bout des doigts à l'épaule et s'inclina profondément devant lui avec une grâce parfaite, tout en lui disant:

— Mon maître m'envoie vers vous, monsieur, pour vous prier de lui accorder l'honneur d'un moment d'entretien. Veuillez être assez bon pour me suivre.

— Vous faites confusion sans doute, monsieur, répondit Alain tout décontenancé. Je ne connais personne à Paris, et ce ne peut être moi que votre maître envoie quérir.

— Je vous assure, monsieur, que je ne me trompe pas...

— Quel est-il, et que me veut-il, votre maître ?

— Mon maître est le plus grand savant de l'univers ; il désire, je crois, vous remettre une bourse pleine d'écus qu'il a

vu prendré par un filou dans votre poche, et qu'il s'est fait restituer par ce misérable! Regardez si, en effet, l'on ne vous a pas volé!...

Ces paroles causèrent d'abord un extrême étonnement au Bas-Breton, puis, peu après, une joie folle.

— Je comprends tout, pensa-t-il, c'est ma bonne Sainte-Anne-d'Auray qui m'envoie des écus!

S'adressant alors d'un ton délibéré au messager :

— Marchez, lui dit-il, je vous suis.

Le jeune seigneur aux beaux habits et au brillant cimeterre ne se fit pas répéter cet ordre : il tourna avec empressement derrière la baraque occcupée par le vendeur d'eau de Beauté, et, montrant à Alain l'échelle qui servait à gagner les tréteaux :

— Veuillez prendre la peine de monter, lui dit-il.

— Plaît-il? s'écria Alain, croyant avoir mal entendu.

— Je dis : veuillez prendre la peine de monter ! répéta l'homme au cimeterre.

— Quoi ! votre maître est ce plaisant qui prétend ?...

— Lui-même, monsieur, répondit le messager en poussant doucement Alain vers l'échelle ; mais le Bas-Breton, écartant les jambes et fronçant le sourcil, resta immobile et regarda le compère du charlatan d'une telle façon que celui-ci, au lieu d'insister, lui dit froidement :

— Ainsi, monsieur, mon maître peut

disposer en toute sûreté de conscience, dans l'intérêt des pauvres, des vingt écus que contient votre bourse?

Ces mots de « vingt écus, » qui répondaient d'une façon si précise et si extraordinaire au désir et à la pensée du Bas-Breton, dissipèrent en partie les soupçons vagues qu'il éprouvait.

— Mais du tout! répondit-il vivement. J'ai besoin de cet argent, moi.

— Alors, venez le prendre, répondit le messager avec un commencement d'impatience.

Alain gravit deux échelons, et, se retournant vers son conducteur :

— Je vous avertis que nous autres Bretons nous tapons dru sur ceux qui essaient de se moquer de nous, lui dit-il.

Puis il continua de monter.

CHAPITRE DEUXIÈME.

—

SUITE.

II

Suite.

La foule salua l'apparition d'Alain sur l'estrade par des cris de joie et des rires moqueurs, mais comme le Bas-Breton vit une bourse dans les mains du charlatan, il ne fit guère attention à cette hilarité,

et il se dirigea vivement vers l'homme à l'eau de Beauté, qui semblait, par sa contenance et par son regard, l'inviter à venir.

Hélas! à peine Alain fut-il à la portée du charlatan que le perfide, s'adressant à la foule, s'écria d'une voix retentissante :

— Voici, messieurs, l'homme le plus laid de la société qui accourt de lui-même pour essayer la vertu de mon eau de Beauté! Le monstre n'aura pas à se repentir de sa confiance en mes lumières!

Quand il sortira de mes mains, toutes les femmes raffoleront de lui et voudront l'avoir pour amant. Remarquez bien son abominable masque; dans cinq minutes; la métamorphose sera si complète que vous ne le reconnaîtrez plus!... Allez la musique!...

Le charlatan, aidé de ses trois valets, parmi lesquels se trouvait le seigneur au cimeterre, prit alors Alain par la tête, et lui tira si rudement l'oreille, que le malheureux Penmarkais poussa un cri de douleur et fit une affreuse grimace.

La foule n'entendit pas le cri qui fut

couvert par le bruit des fanfares des aveugles et du prétendu Castillan, mais elle vit la grimace et elle y répondit par un éclat de rire homérique.

Quant à l'infortuné Alain, écrasé par la surprise et par l'indignation, il resta pendant un moment sans respirer, sans faire un mouvement : il se croyait tombé au pouvoir du diable ; il avait perdu la tête.

Le charlatan mit à profit son immobilité pour procéder à sa toilette ; il démêla d'abord ses longs cheveux et les écarta sur son front.

Puis ensuite, avec du carmin et du blanc d'Espagne, il lui badigeonna de telle façon la figure qu'en moins de temps qu'il n'en faut ici pour l'écrire, le visage hâlé du Bas-Breton présenta une teinte rose fort agréable à la vue.

— Voici qui est fait! s'écria alors le charlatan, en affectant de reboucher un flacon vide dont il ne s'était pas servi. Que pensez-vous, messieurs, de cette métamorphose? ne tient-elle pas du miracle? Et remarquez que je n'ai pas reculé devant la difficulté; loin de là, j'ai choisi un sujet d'une laideur achevée.

Cette fois, comme le Bas-Breton, pei-

gné et colorié, n'était pas, vu à distance, plus mal qu'un autre, la foule, au lieu de rire, applaudit.

— Allons, à un autre, maintenant! reprit le charlatan en repoussant Alain.

Cette secousse tira l'infortuné Penmarkais de sa léthargie ; un rouge, plus vif que le carmin dont on l'avait enduit, couvrit son visage.

— Foi de Dieu, hurla-t-il en levant son penbas, je ne croyais pas qu'un Français aurait jamais osé se moquer ainsi

de moi!... Ah! vous aimez à rire, tas d'imbécilles! Eh! bien, riez!

A peine ces paroles étaient-elles prononcées, que le bâton ferré d'Alain, décrivant un moulinet d'une rapidité irrésistible et prodigieuse, s'abattit en sifflant sur les épaules des valets, sur la tête du charlatan et sur les fioles d'eau de Beauté.

Au premier coup qui l'atteignit, le charlatan tomba baigné dans son sang; les valets ne tardèrent pas à éprouver le même sort que leur maître : ce fut une

confusion et un désastre sans nom : le public, se figurant assister à une scène convenue à l'avance entre les baladins, riait à se tenir les côtes.

— Voilà qui est fait, dit Alain en redescendant la fatale échelle qui, quelques minutes auparavant, avait servi à le conduire au pilori ; si jamais je retourne à Penmark, je raconterai comment j'ai rossé des Parisiens qui s'étaient moqué de moi ; ça fera plaisir aux pays.

Alain s'éloignait à grands pas, quand

un bourgeois, courant après lui, l'arrêta par la manche de sa veste.

— Eh! l'ami, lui dit-il, deux mots, s'il vous plaît. Si vous consentez à m'apprendre le tour que vous venez de jouer, je vous donnerai un écu. Je veux épouvanter ma femme en faisant semblant de bâtonner mes deux apprentis et de tout casser dans la boutique... Ça sera joliment drôle.

— Je ne vous comprends pas, dit Alain, se tenant sur ses gardes, car il se figurait avoir affaire à un nouveau mystificateur.

— Je vous demande, reprit le bourgeois, que vous m'expliquiez la malice de vos coups de bâton, qui ont l'air d'assommer le monde et de mettre tout en poussière.

— La malice n'est pas grande. Ayez un bâton dur et solide et tapez fort...

— Quoi! s'écria le bourgeois, c'est donc pour tout de bon que vous avez frappé?

— Vous en doutez? En ce cas allez voir de près l'embellisseur.

— Vous me comblez d'étonnement. Et puis-je vous demander, mon ami, le motif qui vous a fait si rudement malmener le charlatan et ses aides?

— Ne m'avez-vous donc pas vu embellir? répondit Alain qui, au souvenir de son affront, hélas! si public, sentit la colère lui revenir au cœur.

— Oui, j'ai assisté à votre métamorphose, dit le bourgeois : je trouve même que vous y avez beaucoup gagné! Vous êtes bien mieux maintenant...

— Monsieur, s'écria Alain, comme je n'ai pas, moi, autant d'esprit que les Français, je réponds à leurs plaisanteries avec mon penbas! Je vous conseille donc, — car au fond je ne suis pas méchant, et je ne désire nullement la mort du prochain — de cesser de vous moquer de moi et de me laisser tranquille.

— Je vous assure, mon ami, que vous vous méprenez grossièrement sur mes intentions — s'écria le bourgeois, que l'étrangeté d'Alain, chose tout à fait nouvelle pour lui, divertissait beaucoup — et la preuve, c'est que, si vous voulez dî-

ner avec moi aujourd'hui, vous me ferez plaisir !

Cette proposition — l'homme n'est pas parfait et a toujours son côté faible et vulnérable — cette proposition, dis-je, résonna agréablement aux oreilles du Bas-Breton.

— Je veux bien dîner avec vous — répondit-il — mais à la condition que je ne paierai pas ma part.

— C'est bien ainsi que je l'entends. Je suis sorti ce matin pour opérer des re-

couvrements douteux, et en avertissant ma femme qu'elle n'eût pas à m'attendre. Or, comme je suis rentré dans des créances que je considérais comme perdues, c'est bien le moins que je prenne un peu de bon temps! Et puis, ma femme ne saura rien de ma dépense. Allons dîner.

De toute la réponse du bourgeois, Alain ne comprit que les deux derniers mots :

— Allons dîner, répéta-t-il.

Les deux nouvelles connaissances traversèrent le pont et arrivèrent bientôt à l'entrée de la place Dauphine.

Cet endroit, connu par ses marchands de filets et de chiens de chasse, l'était encore davantage par un célèbre établissement de traiteur rôtisseur qui, sous l'enseigne du *Bacchus-Galant*, attirait chaque jour, en 1695, une nombreuse clientèle de militaires, d'aventuriers et de bourgeois.

Ce fut au *Bacchus-Galant* que les deux nouveaux amis entrèrent.

— Mon garçon, dit l'amphytrion, en s'adressant au Bas-Breton, je suis marchand drapier, et je me nomme Buhot; et vous?

— Moi, je suis le serviteur de M. le chevalier de Morvan, et l'on m'appelle Alain!

- Tiens, un drôle de nom! Dînons.

Buhot et Alain s'installèrent à une table placée dans la salle commune, et commencèrent leur repas!

Le bourgeois se permettait rarement des extra.

Aussi, désirant rattraper le temps perdu et célébrer son affranchissement d'un jour, se prit-il à attaquer avec une brillante hardiesse les bouteilles de vin servies devant lui.

Une heure ne s'était pas encore écoulée que la tête de l'excellent Buhot commença à s'échauffer d'une si remarquable façon, qu'il se mit à adresser la parole aux convives assis aux tables voisines.

Une conversation générale s'engagea.

Buhot avait un bon cœur, mais il était avant tout enfant de Paris, partant bavard et moqueur.

Il ne résista donc pas longtemps à l'envie de tourner en ridicule et de produire devant la compagnie — comme il disait — son convive Alain.

Il raconta d'abord la bastonnade du Pont-Neuf, puis ensuite comme quoi son

ami étant né en Bretagne, se figurait n'être pas Français.

Sa narration obtint un grand succès.

— Eh! l'ami, s'écria un bas officier désireux d'obtenir aussi un triomphe oratoire et de produire son effet; eh! l'ami, la Bretagne n'appartient donc pas au roi de France?

— Certes, non! dit Alain, à qui cette question était adressée, que la Bretagne ne lui appartient pas; et la preuve c'est qu'il n'est pas notre duc!... s'il se mêle

de nos affaires, c'est par tricherie, pas autre chose!

Cette réponse d'Alain décida de son sort pour le reste de la soirée; elle le mit en évidence et le fit adopter — d'un commun et tacite accord — pour le plastron de la société.

Alain ne connaissait pas grand'chose aux finesses de la langue française; le parler parisien — espèce d'argot qui change selon les époques, mais ne meurt jamais — lui était surtout on ne peut plus étranger : toutefois, il ne tarda pas

à se douter, aux bravos frénétiques soulevés par ses réponses et à certaines questions trop saugrenues qui lui furent adressées, du triste rôle qu'il jouait dans la salle commune du cabaret du *Bacchus-Galant.*

Enfin Buhot finit par lui ouvrir les yeux à force de lui répéter :

« Ah ! mon garçon, que tu m'amuses ! je ne donnerais pas ma soirée pour vingt écus !... »

Pourtant, chose étrange, quoique le Bas-Breton fût d'un caractère très sus-

ceptible, cette découverte n'amena sur son front qu'un nuage passager, qui disparut presque aussitôt ; Alain parut même, soit qu'il eût prit son parti, soit que le vin du *Bacchus-Galant* l'eût mis en gaîté, se prêter avec une sorte de plaisir à la plaisanterie et faire à la gaîté commune le sacrifice de son amour-propre et de sa nationalité.

Buhot enthousiasmé se levait à chaque instant de table et l'embrassait en disant :

— Mon ami, jamais Bobêche ne m'a

diverti comme toi! toutes les fois que j'aurai de l'argent de disponible nous dînerons ensemble! Tiens, voici mon adresse; quand ma femme ne sera pas au comptoir tu entreras dans ma boutique, et nous conviendrons d'un rendez-vous.

— Etes-vous sûr qu'avec ce chiffon de papier je pourrai vous retrouver? répondait Alain.

— Que tu es donc naïvement bête!... Certes... puisque c'est mon adresse.

— C'est bon, disait le Bas-Breton, et

il cachait soigneusement, tantôt dans la poche de sa veste, tantôt dans sa ceinture, le papier barbouillé que lui remettait le drapier.

A huit heures sonnant, Alain avait quarante adresses.

Quant à Buhot, il déclamait les vêpres et parlait sérieusement d'envoyer chercher sa femme pour lui chanter publiquement pouille sur sa ladrerie et sur ses prétentions à l'autorité et au commandement dans le ménage.

CHAPITRE TROISIÈME.

—

UN GUET-APENS.

III

Un Guet-Apens.

Tout le monde sait jusqu'à quel point inouï les grands seigneurs et les riches traitants du dix-septième siècle étaient possédés de la passion du jeu.

L'exemple venant d'en haut n'avait pas tardé à porter de tristes fruits.

Bourgeois, rentiers, artisans, abbés, militaires tentaient avec fureur les chances du hasard; pas une maison où l'on ne trouvât des cartes et des dés en quantité suffisante pour défrayer toute une académie.

Il y a donc pas lieu de s'étonner que le drapier Bubot, voulant mettre le comble aux plaisirs de sa journée, proposât une partie de passe-dix.

Comme le brave homme était dans

un état voisin de l'ivresse, qu'il paraissait de condition aisée, et faisait sonner avec ostentation les pistoles et les écus renfermés dans ses poches, dix personnes se levèrent avec empressement en l'entendant manifester son désir et s'offrirent à faire sa partie.

Alain les yeux à moitié fermés, le corps appuyé contre le mur et les mains croisées sur son estomac semblait, plongé dans un demi-sommeil plein de charmes et de béatitude, ne prêter aucune attention à ce qui se passait à ses côtés.

Toutefois, dès que le jeu fonctionna, et que les écus commencèrent à frétiller sur la table, le Bas-Breton redressa son corps, se frotta les yeux, et parut prendre un vif intérêt à la partie.

— Buhot — cela devait être — commença par avoir la veine; mais bientôt la chance tourna, et il reperdit en cinq minutes le gain qu'il avait mis un quart-d'heure à réaliser.

— Dites donc, cher ami, murmura Alain à son oreille m'est avis que nous ferions bien de nous en aller.

— M'en aller au milieu d'une partie, jamais! s'écria Buhot; me prends-tu donc

pour un croquant ou un homme qui ne sait pas vivre ?

— C'est que je remarque une chose, moi — reprit Alain toujours à voix basse — une chose qui n'est pas en votre faveur, ami Buhot, et qui me donne mauvaise idée de ce qui va arriver.

— Quelle chose remarques-tu, cher batoniste de mon cœur ?

— Je remarque que pendant que vous parlez, chantez, riez et jurez comme quatre, les autres joueurs ne soufflent mot, prêtent la plus grande attention aux cartes, et sourient de temps en temps d'un petit air satisfait et moqueur. Ami

Buhot, je consens à être pendu, si l'on ne vous plume pas en ce moment comme un véritable dindon!

— Saprebleu! veux-tu te taire et me laisser tranquille, stupide animal! s'écria le bourgeois, rendu furieux par un coup aussi inattendu qu'imprévu, qui lui enlevait deux pistoles. Corbeau de mauvaise augure! tes croassements me portent malheur!..... Encore une fois, tais-toi, ou je vais te rosser d'importance!

— Je me tais, répondit tranquillement

Alain que la menace du drapier ne parut ni indigner ni formaliser.

L'événement ne tarda pas à donner raison au Bas-Breton; Buhot perdit bientôt tout l'argent qu'il avait devant lui, et dut recourir à la réserve contenue dans ses poches.

— Prenez garde, lui dit de nouveau Alain.

Buhot, pour toute réponse, lui allongea un furieux coup de poing en pleine poitrine : le drapier était mauvais joueur.

Quant au Bas-Breton, il reçut le coup de poing comme il avait déjà accueilli la menace, sans sourciller, sans manifester la moindre irritation, la plus légère impatience.

Cinq minutes plus tard, Buhot, n'ayant plus devant lui un écu était obligé de mettre de nouveau la main à la poche.

— Combien vous reste-t-il encore d'argent? lui demanda alors Alain en lui saisissant le bras avec une telle violence que le drapier s'écria en pâlissant :

— Prends donc garde, animal! tu me brises les os!

— Combien vous reste-t-il d'argent? répéta Alain.

— Vingt écus!..... Mais laisse faire, tu vas voir!...

— Je ne veux plus que vous jouiez! entendez-vous? reprit le Bas-Breton avec un ton d'autorité qui exaspéra le drapier.

— Ah! tu ne veux pas... Tiens, mais voilà qui est plaisant!...

— Si vous ne m'obéissez pas, continua Alain, je vous jure que je vais aller chercher votre femme !...

Cette menace produisit un effet extraodinaire sur le malheureux Bubot.

— Ah ! tu n'es donc pas mon ami, ingrat ? dit-il les larmes aux yeux.

— Et je lui raconterai que vous vous êtes moqué d'elle devant tout le monde ; que vous avez même été au moment de l'envoyer chercher poür lui chanter pouille en public.

— Tais-toi, vipère que j'ai réchauffée dans mon sein... parle plus bas..... Anastasie pourrait t'entendre et je serais un homme perdu... elle ne me laisserait plus sortir seul...

— Si vous voulez que je me taise, levez-vous et partons....

— Et tu ne crains pas, misérable témoin de mes excès, que je ne te tue une fois que nous serons seuls dans la rue? dit Buhot avec une fureur comique et concentrée.

— Vous me tuerez si ça vous amuse ; l'essentiel pour le quart-d'heure, c'est que vous me suiviez...

— Je te suis, bourreau, mais tu vas voir...

— C'est bon... je verrai. Partons.

Buhot se leva en chancelant, et suivit, victime non résignée, l'impitoyable Alain.

Lorsque le drapier et le Bas-Breton sortirent de la taverne du *Bachus-Galant*, la nuit était sombre : une pluie fine et

serrée, qui tombait sans interruption, augmentait encore la densité des ténèbres.

Cette pluie et l'air vif du soir succédant sans transition à l'atmosphère étouffante de la salle du cabaret, augmentèrent horriblement l'ivresse de Buhot : il dut s'appuyer sur Alain pour ne pas tomber.

Le Bas-Breton était d'une pâleur livide : ses yeux hagards, le tremblement convulsif de ses mains, l'agitation effrayante de son cœur, qui battait à se

rompre, tout dénotait qu'une lutte violente se passait en lui.

— Je ne veux pas que M. le chevalier blasphême et perde son âme — murmura-t-il au bout d'un instant et d'une voix étouffée — il me faut l'argent de ce Français. Et puis n'est-ce pas ma bonne Sainte-Anne-d'Auray qui me l'envoie?

Alain, soutenant toujours le drapier de plus en plus ivre, fit encore quelques pas; mais bientôt il s'arrêta, et saisissant Buhot à la gorge :

— Donne-moi tes vingt écus! lui dit-il d'une voix qui tremblait.

— Hein! plaît-il, s'écria avec épouvante Buhot, à qui cette attaque imprévue rendit en partie la raison.

— Vîte ton argent ou je t'assomme! N'as-tu pas dit cent fois, depuis que nous sommes ensemble, que tu ne cèderais pas ta journée pour vingt écus? Je m'empare de tes écus et je te laisse le plaisir de ta journée : nous sommes quittes.

Alain, tout en prononçant ces paroles, glissait sa main gauche dans la poche du drapier.

— Ah! misérable! assassin! voleur!... Mais voici le guet qui arrive... je vais appeler... tu seras pendu!...

Buhot disait vrai : on entendait dans le lointain le pas cadencé d'une patrouille.

— Si tu pousses un cri, je te tue! reprit Alain en fermant sa main qui en-

tourait le cou du malheureux drapier.

— Grâce! je me tairai... tu m'étrangles ! murmura celui-ci d'une voix inintelligible.

La patrouille approchait; il n'y avait pas une minute à perdre.

Alain prit promptement son parti : il passa la bourse volée dans sa ceinture, et, laissant là le malheureux drapier à moitié mort de frayeur, il s'élança de-

vant lui, au hasard, de toute la vîtesse de ses jambes!

Pendant plus d'une demi-heure le Bas-Breton poursuivit sa course effrénée.

Enfin, exténué de fatigue, la respiration oppressée, les yeux aveuglés par le sang qui lui montait à la tète, il se laissa tomber par terre.

Sans s'en douter, il avait passé sur un pont et traversé la Seine.

— Autant rester ici qu'ailleurs, dit-il, j'attendrai le jour.

Il était près de minuit ; jusqu'à quatre heures du matin, que le soleil apparut radieux à l'horizon, Alain, couché sur l'herbe, pleura comme un enfant : il avait honte de sa conduite.

— Pourtant, se disait-il, je ne pouvais pas laisser damner mon maître !... Et puis ce Buhot qui, sans me connaître, m'invite à dîner; me répète cent fois qu'il ne donnerait pas sa journée pour vingt écus, et prend soin de me fournir

son adresse, c'était certainement ma bonne Sainte-Anne-d'Auray qui me l'envoyait pour me tirer de peine! Du moins je l'ai compris comme cela!... Oui, mais si je m'étais trompé! Après tout on lui rendra ses écus à ce Buhot!... Et puis, sans moi, ne les aurait-il pas perdus au jeu?

Au point du jour, Alain se releva et se mit en marche.

Il se trouvait près du bastion qui joignait la porte *de la Conférence*, c'est à dire à quelques pas des Tuileries.

N'osant demander son chemin, Alain se mit à marcher à l'aventure, jusqu'à ce que, voyant une église, il y entrât.

Il s'agenouilla alors dans un coin obscur, derrière un pilier, et se signant dévotement :

« Ah! ma bonne Sainte-Anne-d'Auray, murmura-t-il, vous savez ce qui s'est passé cette nuit, ne vous gênez pas pour me punir si je suis coupable!...

» Là, foi d'Alain, reprit-il avec ferveur

et après une légère pause, si je n'ai pas cru que c'était vous qui m'adressiez ce Buhot, eh bien! faites-moi mourir à l'instant!... »

Le Bas-Breton, après avoir émis ce terrible vœu, s'arrêta tout interdit.

Voyant qu'il ne tombait pas foudroyé, il se releva joyeux et en murmurant :

— Je savais bien, moi, que j'obéissais aux ordres de ma bonne Dame! Que j'ai donc eu tort de me désoler toute la nuit.

Alain, au sortir de l'église, ne sentant plus aucun crime peser sur sa conscience, avait recouvré toute sa tranquillité d'esprit, tout son sang-froid.

Aussi n'hésita-t-il pas à demander son chemin.

Lorsqu'il arriva à l'hôtel, il trouva de Morvan en proie à une irritation extrême.

— Monsieur le chevalier, lui dit-il, ne blasphémez plus et sortez de peine. Voici les vingt écus dont vous avez besoin...

Je vous supplierai seulement, ajouta Alain, comprenant à l'étonnement du jeune homme qu'il était menacé de questions nombreuses et embarrassantes, je vous supplierai seulement de ne pas m'interroger. Je n'ai rien fait de mal pour me procurer cet argent : je l'ai emprunté; vous le rendrez !

De Morvan, malgré la prière d'Alain, essaya de tirer de lui le récit de ses aventures ; mais le Bas-Breton s'enferma dans un silence obstiné et absolu.

— Bah ! se dit Alain, en voyant le chevalier sortir tout joyeux, vers les

deux heures, pour se rendre au rendez-vous que lui avait donné Nativa chez le traiteur Renard, j'ai été, faut en convenir, joliment bête de me faire tant de mal cette nuit.

Après tout, ce Buhot n'est qu'un Français!

CHAPITRE QUATRIÈME.

—

LE FRÈRE DE LA FAVORITE.

IV

Le Frère de la Favorite.

Tandis que de Morvan, ivre d'amour et de joie, court à son rendez-vous, nous demanderons la permission au lecteur de faire rétrograder notre récit de vingt-quatre heures.

La veille, c'est à dire le jour même où Alain éprouvait sur le Pont-Neuf de si étranges aventures, un carrosse fort bien tenu, quoiqu'il ne portât aucune armoirie et fût conduit par un cocher sans livrée, s'arrêtait à la tombée de la nuit devant une petite maison gothique de la rue de Béthisy, située non loin de l'ancien hôtel de l'amiral de Coligny.

Un homme petit et trapu descendit, ou plutôt sauta de l'intérieur du carrosse, et s'en fut frapper à la porte de la maison gothique.

Cet homme, qui paraissait âgé d'en-

viron cinquante ans, était habillé à la dernière mode: il portait un chapeau orné d'un plumet avec des audaces, un justaucorps galonné, les manches larges et sur le poignet, la veste courte, le nœud d'épée et la dragonne, la cravate à la Steinkerque, les bas roulés et la culotte à l'espagnole.

Le chevalier de Morvan aurait certes passé cent fois devant l'inconnu sans songer à Mathurin, et pourtant cet homme n'était autre que le maquignon en personne.

A peine Mathurin venait-il de laisser

retomber le marteau, qu'un laquais, revêtu d'une livrée magnifique, se présenta.

— Annonce à M. le comte le baron Legoff, lui dit Mathurin.

— Monsieur le baron devrait d'abord me demander si M. le comte est visible ? répondit le valet avec une politesse affectée, qui frisait l'impertinence.

Mathurin fronça imperceptiblement les sourcils, prit, sans mot dire, le valet par sa cravate, et l'envoya rouler à trois pas plus loin.

Le domestique ne s'attendait certes pas à un tel acte de vigueur : aussi s'empressa-t-il, dès qu'il se fût relevé, de se sauver au plus vîte.

Une minute ne s'était pas écoulée qu'il était de retour.

— Monsieur le baron veut-il bien prendre la peine de me suivre, dit-il à Mathurin en s'inclinant profondément devant lui; M. le comte l'attend.

Le maquignon, qui tout en bousculant si énergiquement le valet n'avait

rien perdu de son air bonhomme et tranquille, fit un signe de tête affirmatif et se mit à marcher derrière son guide.

Le valet monta un premier étage, ét ouvrant à deux battants une grande porte tapissée de velours : – M. le barou Legoff! — s'écria-t-il, puis il s'éloigna.

La pièce dans laquelle Mathurin — ou le baron Legoff — entra, était meublée avec une somptuosité sans pareille; toutefois, grâce au désordre qui y régnait, le luxe y manquait de dignité.

Dans cette pièce, et assis devant une grande table couverte de papiers jetés pêle-mêle, se tenait un homme à la toilette riche mais débraillée : la physionomie de cet homme, qui pouvait avoir une soixantaine d'années, présentait un mélange de finesse, d'insouciance, de bonhomie, de hauteur et d'impudence, aussi frappant que remarquable.

En voyant entrer le baron Legoff, il se souleva de son grand fauteuil, salua légèrement et commença aussitôt la conversation :

— Mon domestique m'a raconté monsieur le baron, dit-il, la façon un peu brusque dont vous avez opéré votre entrée. Aurais-je l'honneur d'être devant un de mes créanciers ?

— Nullement, monsieur le comte, répondit Mathurin ; à moins toutefois que mes hommes d'affaires — ce qui après tout pourrait bien être — n'aient acheté quelques-unes de vos créances. J'étais pressé ; votre domestique a paru désirer me faire jouir du charme de sa conversation, et je suis passé outre : voilà tout.

— Je suis ravi que vous soyez pressé, monsieur, car moi-même l'on m'attend.

— Mille pardons de vous interrompre; mais j'ai à causer assez longuement avec vous, et je doute que vous puissiez sortir ce soir. Vous feriez bien de faire dételer.

— Ah! parbleu, s'écria l'interlocuteur de Mathurin en éclatant de rire, voilà qui me semble du dernier plaisant. Il paraît, monsieur le baron Legoff — et permettez-moi de vous faire observer,

en passant, qu'aujourd'hui est la première fois que j'entends prononcer votre nom — il paraît, monsieur le baron Legoff, que vous avez pour habitude de disposer, sans les consulter, de la volonté des gens.

— Le fait est, monsieur le comte, qu'en affaires — et j'en ai beaucoup — je suis d'une incroyable tenacité. Après tout, si je consultais les convenances de chacun, je n'en finirais jamais.

L'hôte de la petite maison de la rue de Béthisy, pendant que Mathurin pronon-

çait ces paroles, le regardait avec une vive attention; il tenait à s'assurer qu'il n'avait pas un fou devant lui.

— Monsieur Legoff, lui dit-il tout à coup en se levant, savez-vous bien devant qui vous vous trouvez en ce moment?

— Parfaitement, monsieur le comte, devant un homme que beaucoup de gens ne savent pas apprécier à sa juste valeur, qui fait trembler madame de Maintenon, se moque de la colère de notre grand roi, est lieutenant-général, grand

cordon, gouverneur de province, et se nomme d'Aubigné.

— Eh bien! alors, monsieur, s'écria le comte d'Aubigné, vous qui savez tant de choses, vous ne devez pas ignorer...

— Ah! permettez que je vous interrompe encore, cher comte, dit tranquillement Mathurin, voilà que vous allez tomber dans la menace, ce qui est d'abord une chose de mauvais goût, et ce qui vous vaudrait ensuite l'humiliation de m'adresser des excuses! Croyez-moi, causons plutôt de bonne amitié. Dites-

moi, cher comte, ne pensez-vous pas que le sol de l'Autriche est propre à toutes les cultures ?

A cette question, qui ne se rattachait en rien à la conversation, à cette question que rien ne semblait motiver et que Mathurin accentua d'une façon toute particulière, le comte d'Aubigné pâlit, malgré sa rare impudence, et se troubla visiblement.

— En effet, baron, répondit-il après un léger silence, Dieu bénit et protége les efforts du cultivateur qui s'adonne

avec conscience à la culture de son champ!

— L'orange, monsieur le comte, est le plus délicieux de tous les fruits.

— Et la grenade, monsieur le baron, la plus belle de toutes les fleurs... ajouta d'Aubigné, dont la pâleur, loin de disparaître, ne faisait qu'accroître.

— Vous êtes vraiment, cher comte, l'homme le plus instruit que je connaisse! Je ne puis vous exprimer le plaisir que je compte prendre à votre conversation!

Ne seriez-vous pas assez bon pour faire à présent dételer ?

— Qu'il en soit ainsi que vous désirez, répondit d'Aubigné qui, sonnant aussitôt, donna l'ordre au valet de remiser.

— A présent, dit Mathurin, que rien ne nous presse, permettez-moi, monsieur le comte de commencer notre entretien par une question incidente et tout à fait en dehors des intérêts dont nous aurons a nous occuper tout à l'heure.

— Voyons cette question, monsieur

le baron? répondit d'Aubigné en affectant une aisance de ton et de manières qui lui était, certes, habituelle, mais qu'il était bien loin de posséder en ce moment.

— Elle est peut-être un peu indiscrète; ne l'attribuez, toutefois, je vous prie, qu'au vif intérêt que m'espire votre mérite, et soyez persuadé que la curiosité n'y entre pour rien! Tout le monde sait, monsieur le comte, la parcimonie aussi honteuse qu'inexplicable dont Louis XIV en use envers vous.

Ne m'en parlez pas, baron, inter-

rompit d'Aubigné avec un soupir, on croirait vraiment que mon cher beau-frère ne tient pas à l'honneur de mon alliance... Que Diable! entre nous soit dit, ma sœur pouvait prétendre à mieux que lui sous le rapport de la naissance... un fils de Mazarin...

— Doit se montrer, lorsque son orgueil n'est pas en jeu, d'une ladrerie honteuse.

— Hélas! vous ne devinez que trop bien le caractère de mon beau-frère, s'écria d'Aubigné en soupirant; n'était la pudeur qui m'a retenu, car il serait

malséant de faire entrer le public dans ces divisions de famille, il y a longtemps déjà que je lui aurais lavé d'importance la tête! Eh bien! cher baron, quelle est cette question ?

— Votre franchise m'a mis à l'aise, dit Mathurin ; ne vous trouvez-vous pas en ce moment un peu à court d'argent, cher d'Aubigné ?

— Un peu à court! Vous êtes trop optimiste! Dites horriblement, douloureusement à court, cher baron, et vous resterez encore en deçà de la vérité.

— C'est que je me trouve, moi, par contre, possesseur de certains fonds dont je ne sais que faire et pour lesquels je cherche un placement.

— Ah! il s'agit d'un placement, répéta d'Aubigné d'un air désappointé.

— J'ai bien songé un instant, poursuivit le prétendu Legoff, à m'adresser à quelque croquant de financier, mais je vous avouerai que cette espèce-là m'est invinciblement antipathique, et je me suis résolu à traiter cette affaire en gentilhomme et avec un gentilhomme.

— Une excellente idée que vous avez eue là ! s'écria d'Aubigné, dont l'air de découragement disparut aussitôt pour faire place à un engageant et joyeux sourire. Et en quoi, je vous prie, puis-je vous servir en cette occasion ?

— Mais en voulant bien devenir le dépositaire de mes fonds.

— Ah ! très bien, dit d'Aubigné qui prit un air grave, et ajouta après une légère pause : quelles sont vos conditions, monsieur le baron ?

— Je vous répète, cher comte, que je

désire traiter cette affaire en gentilhomme et non en croquant. D'abord, entre nous, pas d'écrits !

— J'ai en horreur l'encre et les plumes ! accepté. Mais pardon, vous avez oublié jusqu'ici de mentionner le chiffre de la somme que vous désirez placer.

— Cinq mille louis, monsieur le comte !

— Heu ! heu ! c'est un assez joli denier — dit d'Aubigné, jouant une indifférence que démentait l'émotion de sa

voix et l'animation de son regard. — Poursuivez, je vous prie. Vous en étiez à : « pas d'écrits. »

— Sur quel point nous reste-t-il donc encore à nous entendre ?

— Mais d'abord sur l'époque du remboursement ; ensuite sur le taux de l'intérêt.

— Ah! cher comte, voilà que vous faites de la finance avec moi ; je ne me serais jamais attendu à pareille chose de votre part.

— Comment! je fais de la finance?

— Et certes, ne me parlez-vous pas d'intérêts? Est-ce que votre métier, à vous gentilhomme, lieutenant général, grand cordon et gouverneur de province, est de faire suer de l'argent? Fi donc!...

— C'est juste, dit d'Aubigné. C'est à la fréquentation de mon beau-frère que je dois d'avoir de telles façons de m'exprimer. Calmez-vous... Intérêts, nuls; c'est adopté... Reste à fixer l'échéance du remboursement.

— Mettons trente ans, si vous voulez bien le permettre, cher comte.

— Trente ans, répéta d'Aubigné d'un air solennel, c'est bien long, cher baron! Vous m'imposez là une terrible responsabilité. Non, décidément, il m'est impossible de vous accorder un pareil délai !

— Mettons alors le remboursement à vingt-cinq ans!

— Soit! accepté à vingt-cinq ans, c'est tout ce que je puis faire pour vous.

Un moment de silence suivit la réponse de d'Aubigné; ce fut le frère de madame de Maintenon qui, le premier, reprit la conversation.

— Et quand me remettrez-vous ces cinq mille louis, cher baron Legoff? dit-il en regardant avec une fixité pleine d'inquiétude son interlocuteur.

— De suite, si vous voulez bien le permettre, répondit Legoff qui, retirant un portefeuille de son pourpoint, l'ouvrit et présenta au comte un papier plié en quatre.

— Ah ! du papier, s'écria d'Aubigné avec un désespoir comique ; et que diable voulez-vous que je fasse de cela ! Depuis que le trésor est épuisé, les fermiers généraux ont inondé la France d'une telle quantité de promesses et d'hypothèques sur les branches de leurs revenus, que leur papier noirci ne vaut plus même aujourd'hui autant que du papier blanc.

— Un mandat tiré à vue sur le banquier Bernard et accepté par lui, est-il donc aussi sans valeur ?

— Ah ! il s'agit de cela ! s'écria d'Aubi-

gné, qui déplia vivement le papier que Legoff venait de lui remettre, y jeta les yeux, sourit d'un air joyeux et s'inclina devant Mathurin en disant :

— Cher baron, je ne connais personne au monde qui ait en affaires autant de tact que vous. Réellement, vous me voyez enchanté d'avoir fait votre connaissance. Veuillez, je vous en conjure, disposer de ma personne et de mon crédit. Si vous aviez même encore besoin de moi pour de nouveaux placements.... je n'aurais pas la force de vous refuser...

— Je prends note de cet aveu, cher comte, car ce premier placement n'est pour ainsi dire qu'un essai... Il me reste encore tant de fonds disponibles...

D'Aubigné regarda Mathurin avec une admiration profonde.

— Vous êtes donc bien riche? lui dit-il.

— Hélas! je suis criblé de millions. Mais puisque vous avez été assez bon pour me proposer vos services, veuillez, je vous prie, me donner quelques renseignements dont j'ai besoin.

— Ne vous gênez pas, cher baron ! J'ai fait dételer.

— Ce que je désire savoir maintenant n'est pas chose de grande importance. Quels sont les jours et les heures auxquels le roi travaille avec ses ministres ?

— Des renseignements sur l'intérieur de mon beau-frère ! rien de plus facile : le travail du roi avec ses secrétaires d'Etat commence tous les matins après le déjeûner et la messe de neuf heures ; ce travail a lieu ordinairement dans le

cabinet de ma sœur, le conseil d'Etat se tient tous les dimanches, les jeudis, les mercredis et les lundis, de quinzaine en quinzaine.

Les lundis, et deux fois par mois, se réunit le conseil des dépêches pour les affaires intérieures du royaume : Monsieur, frère du roi, le chancelier, les secrétaires d'Etat titulaires ou en survivance, assistent à ce conseil ; c'est le mardi que se rassemble celui des finances : il se compose des princes et des secrétaires, qui y appelent les conseillers des aides.

Le vendredi, en souvenir de la mort de Jésus-Christ, mon beau-frère tient conseil de consience avec son confesseur et monseigneur l'archevêque de Paris ; c'est là où se règle la disposition des bénéfices.

Enfin tous les soirs...

— Pardon cher comte, dit Mathurin en interrompant d'Aubigné, mais vous ne me parlez pas du secrétaire de la marine.

— De ce cuistre de Pontchartrain?

— Va pour cuistre, si l'expression vous convient : c'est justement sur son compte que j'ai le plus besoin de renseignements.

— Pontchartrain travaille tous les soirs, et cela quelquefois jusqu'à onze heures, avec le roi mon beau-frère. Ce Pontchartrain, qui a succédé, comme vous le savez, à Segnelay, est un déplaisant original. Se créant à plaisir des difficultés pour ne pas les vaincre, il semble détester, avoir pour but secret de détruire la marine. Son plus grand plaisir est d'être désagréable à ceux qui

peuvent avoir besoin de lui, et il faut lui rendre la justice d'avouer qu'il y réussit admirablement.

C'est l'homme d'Etat le plus dur dans son cabinet qui ait jamais existé.

A côté de lui, Louvois, de si désagréable mémoire, était la douceur en personne.

Au reste, le physique de Pontchartrain s'allie on ne peut mieux avec l'affabilité de son caractère.

Figurez-vous un visage démesurément long, horriblement labouré par la petite vérole, et du milieu duquel sortent deux grosses, épaisses et abominables lèvres qui ressemblent à la gueule d'un monstre.

Enfin, dernier trait de beauté, qui complète un si rare assemblage de grâce, Pontchartrain, qui est borgne, possède un œil de verre.

— Et sous le rapport de la capacité, cher comte ?

— Sous le rapport de la capacité,

Pontchartrain n'est pas tout à fait dénué d'intelligence : il comprend assez bien. Auriez-vous affaire à lui ?

— Hélas ! oui, je compte même sur votre obligeance, mon cher d'Aubigné, pour m'obtenir demain une audience.

— Une audience pour demain ! répéta le frère de madame de Maintenon en riant ; vous figurez-vous donc que l'on dispose à son gré d'un pareil ours !

— Je ne discute nullement sur le plus ou le moins de difficultés que vous

rencontrerez dans cette négociation, répondit froidement Mathurin ; ce que je désire, ce que je veux, c'est voir, je vous le répète, demain même, le ministre Pontchartrain.

— Soit, répondit d'Aubigné avec une soumission qui était certes loin de son caractère indépendant et frondeur, demain vous recevrez votre lettre d'audience.

D'Aubigné qui, par son impudence et ses exigences continuelles, pesait fort sur la volonté de sa sœur, madame de

Maintenon, était sans contredit, de tous les courtisans, celui qui s'observait le moins dans ses discours ; la hardiesse de ses propos ne respectait même pas la majesté royale.

Furieux de n'avoir pas reçu le bâton de maréchal de France, il avait osé — blasphême inouï à cette époque — se plaindre publiquement dans la galerie de Versailles de ce qu'il appelait l'oubi de ses droits.

« Je ne comprends pas que le roi ne m'ait pas nommé, moi, son véritable

beau-frère, avait-il dit, tandis qu'il a donné le bâton à Vivonne, qui n'était son beau-frère en passant. »

D'Aubigné, grâce à l'impunité dont il jouissait, grâce surtout à son cynisme, était sinon extrêmement recherché, du moins fort redouté à la cour.

Les ministres eux-mêmes, quoiqu'ils ne professassent pas une grande estime pour son caractère, comptaient avec lui et affectaient, pour ne pas l'irriter, de le prendre parfois au sérieux.

La docilité avec laquelle il avait accueilli la parole impérieuse de Mathurin constituait donc un fait réellement extraordinaire, et qui eût produit, s'il eût été connu, une surprise et une émotion très grandes à Versailles.

— Mon cher comte, reprit Mathurin après un assez long silence, peut-être M. de Pontchartrain ne comprendra-t-il pas la grandeur des plans que j'ai à lui proposer. On n'a pas tous les jours le bonheur de rencontrer un cuistre de génie comme M. Colbert. Je dois donc vous avertir — ainsi prenez vos précautions à l'avance — que le cas échéant où mes

projets rencontreraient un invincible obstacle dans l'inintelligence ou la mesquinerie du secrétaire d'Etat, il vous faudra me faire arriver jusques auprès de madame la marquise de Maintenon, votre sœur.

— Ah ! vous voulez voir aussi la reine, baron Legoff, s'écria d'Aubigné avec une impatience qu'il ne put cacher. Ma foi, je ne vous dissimulerai pas que je déteste prodiguer ma famille. Vous m'obligeriez infiniment en cherchant ailleurs quelqu'un qui se charge de vous presenter à ma sœur.

— Vous me convenez trop, sous tous les rapports, mon cher comte, pour que je songe à m'adresser à autre qu'à vous... A propos, vous ai-je déjà demandé votre opinion sur la fertilité du sol d'Autriche ?

A ce prétendu à-propos qui ne se rattachait en rien à la conversation, d'Aubigné se troubla ; mais prenant bientôt son parti :

— Parbleu, monsieur le baron Legoff, s'écria-t-il, laissons là, je vous prie, le sol d'Autriche et sa fertilité, la grenade, qui

est la plus belle des fleurs, et l'orange, le meilleur des fruits! Je sais parfaitement que vous êtes des nôtres! N'imitons pas les enfants qui se brûlent en voulant jouer avec le feu. Quel avantage trouvez-vous donc que je vous donne sur moi la connaissance de ce secret? Vous figurez-vous me tenir en votre pouvoir?

— Certes, répondit tranquillement Legoff, que je vous tiens en mon pouvoir!

— Ah! parbleu, voilà qui est trop

plaisant! Vous plairait-il de vous expliquer plus clairement?

— Mais tout cela est d'une limpidité extrême! Vous conspirez, sinon contre la personne, du moins contre les plus chers intérêts du roi; je connais vos projets, et d'un mot je puis vous perdre.

— Et quand vous aurez dit ce fameux mot, je me tairai sans doute, moi!... Plein de reconnaissance pour votre noble caractère, j'éviterai de vous compromettre, n'est-ce pas? Tenez, baron

Legoff, ajouta d'Aubigné d'un air de pitié railleuse, vous traitez mieux les affaires d'argent que celles de la politique. Croyez-moi, restez dans la spécialité des placements.

Mathurin se mit à rire à son tour :

— Vraiment, dit-il, je n'aurais jamais cru qu'un homme habitué comme vous, monsieur le comte, aux intrigues de la cour, fut un si pauvre observateur ! Puisque les nuances vous échappent, que vous ne comprenez que les choses bien brutales, bien précises, jouons car-

tes sur table. Je viens de vous donner une somme énorme, n'est-ce pas?

— Vous voulez dire, de me confier...

— Permettez, il est convenu que nous jouons cartes sur tables, je dois donc dire donner et non confier!... Contre ces cinq mille louis qui vous arrivent si fort à propos, car vous avez perdu ce matin même huit cents pistoles sur parole, et de ces huit cents pistoles vous ne possédiez pas tout à l'heure le premier écu; contre ces cinq mille louis,

dis-je, que vous ai-je demandé? Rien! Ni un service, ni un reçu. Vous voudrez bien convenir cependant avec moi, qu'à moins d'être ou un fou ou un homme au dessus de l'ordinaire, on ne jette pas de gaîté de cœur cent vingt-cinq mille livres par les fenêtres!

— J'avoue, baron, dit d'Aubigné d'un air où la réflexion avait remplacé le sarcasme, j'avoue, en effet, que votre générosité inexpliquée vous donne un avantage sur moi.

— Eh bien, comme je me sens assez

fort pour ne vouloir profiter d'aucun avantage, je vais vous expliquer le mot de ma générosité. Rien de plus simple. J'ai voulu vous prouver que j'étais immensément riche ! Comprenez-vous?

— Ma foi non, je ne comprends pas.

— Quoi ! vous ne comprenez pas qu'un homme qui vous donne cent vingt-cinq mille livres pour obtenir une simple audience de madame la marquise de Maintenon, sache et puisse, lorsqu'il s'agit d'un intérêt réellement grave, sacrifier un million !

— De cela, baron, je vous crois capable.

— Et vous vous figurez naïvement que pouvant disposer d'un million pour acheter le secret d'une conspiration, je serais assez niais pour garder mon million et jouer ma tête! Vraiment cher comte, vous avez une détestable opinion de moi ; vous ne me supposez dans l'esprit ni finesse, ni grandeur.

— Ainsi? dit d'Aubigné qui depuis un instant semblait être sur des charbons ardents.

— Ainsi, cher comte, si l'envie me prenait de vous perdre, vous ou tout autre de vos complices, non seulement je ne partagerais en rien votre disgrâce, mais je serais, au contraire, remercié et récompensé pour le service que j'aurais rendu à Sa Majesté! il m'est donc permis, n'est-ce pas, cher comte, ajouta Legoff d'un air tranquille, et sans que rien ne décelât en lui l'orgueil du triomphe, il m'est donc permis, n'est-ce pas, de compter sur votre obligeance pour me présenter à madame la marquise si je n'obtiens pas du ministre Pontchartrain ce que je désire!

— Cette question me prouve, baron

Legoff, que vous êtes plein de générosité. Croyez que je vous sais gré de demander ce qu'il vous est si facile d'exiger.

D'Aubigné, après avoir prononcé ces paroles garda le silence : il semblait absorbé, contre son habitude, par de graves pensées.

— Savez-vous, cher comte, s'écria tout à coup Mathurin, que le projet que vous ruminez en ce moment ne prouve en faveur ni de votre générosité ni de votre reconnaissance! Que diable! l'in-

gratitude, je le sais, est un sentiment trop naturel au cœur de l'homme pour que l'on songe à blâmer celui qui l'éprouve ; mais au moins faut-il que cette ingratitude ne dépasse pas certaines bornes et n'atteigne pas jusqu'à la vengeance !

A ces paroles, dites froidement par Mathurin, le frère de la marquise de Maintenon se troubla tout à fait.

Toutefois il essaya de faire bonne contenance.

— Vraiment, baron, s'écria-t-il en

grimaçant un sourire, je n'y suis plus !....

— Croyez-moi, mon cher d'Aubigné, continua Mathurin avec une bonhomie parfaite, conservez pour les plaisirs du lansquenet les cinq mille louis qui viennent de vous tomber du ciel, et ne vous amusez pas à payer des coupe-jarrets, dont les efforts n'aboutiraient à rien de sérieux! On n'assassine pas un homme cuirassé de millions!...

— Parbleu! s'écria d'Aubigné qui se leva d'un bond de son fauteuil et se mit

à parcourir, comme un fou, le salon, parbleu! baron Legoff, il faut que vous soyez sorcier ! Que le diable, votre patron, me torde le col sur l'heure, si jamais j'essaie de lutter avec vous ! J'aime mieux me confier à votre générosité que de braver votre pouvoir. Je m'avoue vaincu. Ordonnez, j'obéirai.

— Merci mille fois, cher comte, de ces bonnes paroles d'amitié et de dévoûment, répondit Mathurin, qui, se levant à son tour et se dirigeant vers la porte, salua légèrement le frère de la favorite et s'éloigna sans ajouter un mot.

D'Aubigné ne dormit pas de la nuit.

Le lendemain, dans la matinée, Mathuriu reçut pour le jour même une lettre d'audience de Pontchartrain.

CHAPITRE CINQUIÈME.

—

LE MINISTRE ET LE BOUCANIER.

V

Le Ministre et le Boucanier.

Lorsque le baron Legoff entra dans le cabinet du ministre, M. de Pontchartrain, occupé à lire des dépêches, ne parut même pas remarquer sa présence, et continuâ son travail comme si de rien n'était.

Ce ne fut qu'après un quart-d'heure qu'il aperçut ou fit semblant d'apercevoir le visiteur.

— Qui êtes-vous? que me voulez-vous ? lui demanda-t-il avec une brusquerie presque grossière.

— L'huissier vous a annoncé le baron Legoff, répondit avec sang-froid Mathurin et le baron Legoff vous rappelle, monseigneur, que vous parlez à un gentilhomme.

Cette réponse audacieuse sortait telle-

ment des habitudes des solliciteurs, que Pontchartrain en fut comme abasourdi.

— Quel grade occupez-vous dans la marine et que souhaitez-vous? dit-il avec moins de rudesse.

— Je n'occupe, grâce à Dieu, aucun grade dans la marine, monseigneur, et loin de solliciter votre bienveillance, je viens au contraire vous offrir mes services et mon appui !

Cette fois, Pontchartrain éprouva un

étonnement tel qu'il resta un moment sans savoir que répondre.

— Je dispose, monsieur, continua Legoff toujours avec le même sang-froid, de forces maritimes considérables ; la flotte que je commande, quoique privée d'administrateurs habiles, n'en est pas moins redoutée et redoutable ; elle pourrait sans trop de désavantage tenir tête à celle du roi...

— Ce d'Aubigné est impardonnable ! me faire recevoir un tel fou, murmura Pontchartrain, c'est dépasser toutes les

bornes du respect : je me plaindrai à Sa Majesté d'une pareille inconvenance.

— J'attends, monseigneur, reprit Legoff.

— Vous pouvez vous retirer, monsieur, répondit Pontchartrain se disposant à reprendre son travail.

— Pas avant toutefois, monseigneur, que vous ayez pris connaissance de cette lettre que je me suis engagé à vous remettre.

— Retirez-vous donc, monsieur, vous m'importunez ! s'écria le secrétaire d'État, en se laissant aller à la violence de son caractère.

— Cette lettre est d'un de mes lieutenants, de Ducasse, continua tranquillement Mathurin.

— De Ducasse, répéta Pontchartrain qui prit vivement la lettre, en fit sauter le cachet et se mit à la parcourir avec une attention qui prouvait tout l'intérêt qu'il trouvait dans cette lecture.

— Ducasse, monsieur le baron, reprit peu après le ministre avec un ton de politesse tout à fait étranger à ses habitudes, me dit qu'il a servi sous vos ordres, qu'il vous estime comme le plus grand homme de mer de notre époque, et me prie d'écouter, en y ajoutant la plus entière confiance, certaines propositions que vous avez à m'adresser. Je ne vous cacherai pas que je tiens M. Ducasse en une singulière estime ; sa recommandation est d'un poids extrême près de moi. Que désirez-vous ?

Si Ponchartrain s'exprimait avec une telle franchise, c'est qu'il était persuadé

que Legoff connaissait le contenu de la lettre qu'il venait de lui remettre.

— Monseigneur, répondit Legoff, je désire vous donner trois choses qui vous manquent en ce moment : de l'argent, des hommes, de la gloire.

— Je ne conçois pas que Ducasse me parle de vous comme du plus grand homme de mer de notre époque, dit Ponchartrain en ayant l'air de n'avoir pas entendu cette réponse. Legoff, Legoff ! c'est un nom que je ne connais pas.

— Jean Bart, qui vient de prendre dans la Baltique cinq vaisseaux de guerre hollandais et les cinquante bâtiments qu'ils escortaient, n'était guère connu à la cour il y a quelques années, monseigneur! Au reste, je ne vous cacherai pas que Legoff n'est pas mon véritable nom!...

— Comment vous avez osé vous présenter devant moi sous un nom qui n'est pas le vôtre!

— J'ai osé tant de choses dans ma vie, monseigneur, et la fortune a toujours

tellement favorisé mon audace, répondit Mathurin avec un indéfinissable sourire, que j'en suis arrivé aujourd'hui à ne plus faire que ce qui me plaît.

— Soit! va pour Legoff — dit Pontchartrain, qui, pendant que Mathurin parlait, avait relu la lettre de Ducasse. — Votre nom importe peu à l'affaire. Vous êtes donc, monsieur, un de ces fameux boucaniers ou flibustiers des Antilles, dont on a fait tant de bruit.

— Oui, monseigneur, je suis leur chef!

— Leur chef! — répéta Pontchartrain, qui ne put s'empêcher de regarder Legoff, avec une avide curiosité – mais je croyais que ces gens-là n'avaient pas de chef, ou plutôt qu'ils en avaient cent!

— Il est vrai, monseigneur, que les boucaniers, dans leurs expéditions ordinaires et partielles, choisissent qui ils veulent pour les commander; mais au dessus de ces chefs de hasard, existe un pouvoir occulte et permanent, dont l'autorité absolue s'étend sur toutes les mers des Antilles. Rien qu'en levant mon doigt et en prononçant un mot, je puis,

en moins de huit jours, réunir dix mille hommes, monseigneur !

— Alors, en négociant avec vous, je traite avec une puissance ! dit Pontchartrain d'un air moitié sérieux, moitié moqueur.

— Oui, monseigneur, et de puissance à puissance, répondit Legoff, qui prit alors un fauteuil et s'assit en face du secrétaire d'État !

Un léger silence se fit.

Legoff, l'air calme, l'œil fixe et brillant, la contenance assurée, presque hautaine, n'était plus ce même personnage à la physionomie si effacée et si pleine de bonhomie, que l'on a connu jusqu'à présent ; on comprenait, en voyant cet homme, qu'il y avait en lui une force de volonté et une profondeur d'esprit faites pour commander à la foule.

Pontchartrain, si habitué qu'il fut à traiter avec grossièreté les officiers généraux les plus distingués, se sentait mal à son aise devant le boucanier ; le

regard magnétique de Legoff, s'il est permis de se servir de cette expression, pesait sur le secrétaire d'État et le gênait.

Soit que Legoff ne voulût pas abuser de l'étrange fascination qu'il savait sans doute exercer sur le secrétaire d'Etat, soit qu'il eût hâte d'aborder les graves questions qui lui restaient à traiter, toujours est-il que ce fut lui qui le premier recommença la conversation.

— Monseigneur, dit-il d'un ton respectueux et ferme tout à la fois, comme

pas une des paroles prononcées dans l'entretien que vous avez bien voulu m'accorder ne doit franchir l'enceinte de ce cabinet, je vous demanderai la permission de m'expliquer clairement, sans ambage, sans détours, de mettre à nu devant vous ma pensée entière.

— Vous prevenez mes désirs, monsieur Legoff, répondit Pontchartrain, mais avant toute chose, apprenez-moi depuis quand vous connaissez Ducasse ?

— Je vous répète, monseigneur, que Ducasse a servi sous mes ordres. Notre intimité remonte à quinze ans.

— Et depuis que Ducasse est entré dans la marine royale, vos relations avec lui ont toujours continué?

— Nos rapports sont restés ce qu'ils étaient, monseigneur, intimes. Il m'est même permis d'ajouter qué depuis cette époque mes conseils ont été en différentes circonstances, d'une très grande utilité à Ducasse.

— Vos conseils ! répéta Pontchartrain avec étonnement. Ducasse est cependant un homme très au dessus de l'ordinaire.

— Je partage votre opinion, monseigneur! Je reconnais à mon ami une bravoure à toute épreuve, un sang-froid et un coup d'œil remarquables, une expérience et une persévérance rares; toutes les qualités, en un mot, qui font un homme capable d'accomplir de grandes choses!...

— Et pourtant tout en proclamant ces éminentes qualités, vous persistez à prétendre que Ducasse ne se conduit que d'après vos conseils? C'est avouer clairement que vous vous jugez de beaucoup supérieur encore à lui par l'intelligence.

— Certes! répondit tranquillement le boucanier.

Pontchartrain fut frappé de l'assurance ou plutôt de la conviction parfaite et — cela se sentait — complétement dénuée d'orgueil avec laquelle Legoff prononça cette simple parole ; il ne put s'empêcher de regarder de nouveau, avec une curiosité presque craintive, son étrange solliciteur.

Le secrétaire d'Etat audépartement de la marine, ceci soit dit en passant et pour bien faire comprendre de quel poids de-

vait peser dans son esprit la lettre que Legoff lui avait remise, le secrétaire d'Etat s'occupait à cette époque de négocier le mariage d'un de ses beaux-frères, capitaine de vaisseau, avec la fille unique de l'ancien boucanier Ducasse, millionnaire et officier extrêmement distingué dans la marine royale ; mariage qui en effet eut lieu.

La lettre d'introduction donnée à Legoff par son ancien lieutenant, constituait donc en ce moment, auprès de Pontchartrain, la meilleure de toutes les recommandations.

Bientôt, le ministre, comme s'il eût été honteux de l'espèce d'ascendant que Legoff prenait sur lui, lui dit brusquement :

— Voici déjà beaucoup trop de temps de perdu en vains propos ! Que désirez-vous, monsieur le boucanier? soyez, je vous prie, bref et clair dans vos explications. Des affaires bien autrement importantes que celles dont vous avez à m'entretenir me réclament.

— J'en doute, monseigneur ! Mon projet est aussi vaste que simple : peu de mots me suffiront pour vous l'exposer !

La France, c'est là un fait que vous ne pourriez nier, est réduite aux abois. Epuisée d'hommes et d'argent, elle s'impose inutilement de cruels sacrifices pour soutenir la lutte gigantesque dans laquelle elle se trouve engagée. Ce qu'il lui faut, c'est de l'or, beaucoup d'or... et il ne lui est plus possible d'en demander à l'impôt, car l'impôt a déjà dépassé les limites extrêmes de la justice et de la raison pour tomber dans la spoliation et dans le vol......

— Monsieur le boucanier, vous oubliez en présence de qui vous avez l'honneur d'être !

— En présence d'un ministre à qui j'ai promis de dire la vérité entière, monseigneur, et à qui, par conséquent, je la dirai. Vous n'avez pas le droit, vous, chargé des intérêts de la France, de repousser sans l'entendre l'homme qui vous offre, pour réparer nos désastres, un revenu annuel, et pris sur l'ennemi, de deux cent millions !...

— Ah ! il s'agit de deux cent millions ! s'écria Pontchartrain en haussant les épaules d'un air de pitié ! Il est en ce cas inutile que vous entriez dans aucun développement ! Je ne conteste pas, mon-

sieur, votre habileté à dépouiller les navires espagnols, mais vous me paraissez, au point de vue du bon sens des affaires, appartenir à cette catégorie malheureusement trop nombreuse des rêveurs-éveillés qui me proposent, chaque matin, dix moyens nouveaux qu'ils ont imaginés depuis la veille pour changer la ville de Paris en un port de mer ! Si vous écrivez à Ducasse, dites-lui que par amitié pour lui j'ai consenti à vous sacrifier une heure de mon temps !...Adieu, monsieur le boucanier !

— Monseigneur, dit gravement Le-

goff qui, malgré ce congé si formellement et si ironiquement exprimé, resta impassible dans son fauteuil, monseigneur, ce qui a rendu M. Colbert si grand et laissera à son nom une si glorieuse page dans l'histoire, c'est qu'il savait écouter les plus humbles, et qu'il ne repoussait jamais le génie, lorsque le génie avait besoin pour se manifester, de l'appui de sa puissance.

— Misérable !.... cette insolence !.... s'écria Pontchartrain, blême de fureur.

— Est tout simplement la hardiesse

d'un homme, monseigneur, qui ne craint que la colère de Dieu et qui possède trop le sentiment de sa force pour courber jamais la tête devant les plaisanteries puériles et déplacées d'un ministre infidèle à sa mission et traître à son roi!..

— Qu'osez-vous prétendre... moi, traître à Sa Majesté! reprit Pontchartrain, qui, en proie à une exaspération sans nom, bondit plutôt qu'il ne se leva de son fauteuil et vint se camper, sans se rendre compte de ce qu'il faisait, devant Legoff resté toujours assis et impassible.

— Oui, monseigneur, répéta le bou-

canier avec un calme et une lenteur singulières, je vous le répète à présent, comme demain je le dirai à Sa Majesté elle-même, vous êtes traître à votre roi !

Legoff, en parlant ainsi, contemplait d'un regard étrangement fixe le secrétaire d'Etat ; un sourire à peine marqué qui ridait d'une façon à peu près imperceptible les lèvres du hardi boucanier, prouvait à quel point il possédait la conscience de sa force, et combien il se sentait supérieur à son adversaire.

En effet, la colère si terrible d'abord

de Pontchartrain ne dura pas longtemps elle disparut aussitôt sans cause apparente.

— Savez-vous, monsieur, reprit-il après un court silence, que sans l'amitié que je porte à Ducasse, vous seriez déjà sur le chemin de la Bastille!...

— Quoique je place, monseigneur, la liberté au dessus de toutes choses humaines, croyez cependant que la perspective de vingt-quatre heures de captivité est un épouvantail insuffisant pour me

faire reculer devant l'accomplissement de mon devoir!

— Vingt-quatre heures de captivité, dites-vous ! vous ignorez, monsieur Legoff, ce que c'est que la Bastille !...

— C'est possible, monseigneur ; mais je sais une chose : qu'il n'y a pas de porte de prison qui ne cède et ne tombe en éclats, lorsqu'elle est battue en brèche par un bélier qui se nomme cinq cent mille livres ! Mon Dieu ! monseigneur, vous aurez beau me regarder d'un air effaré, vous n'empêcherez ja-

mais l'or d'être une puissance supérieure à toutes les autres puissances. Croyez que si demain la fantaisie me prenait de sacrifier dix millions pour vous renverser — et ce sacrifice n'est pas au dessus de mes forces — dans huit jours d'ici vous ne seriez plus ministre.

Nous nous arrêtons ici un instant pour annoncer à nos lecteurs que la deuxième partie de cet ouvrage paraîtra sous le titre de *Montbars l'exterminateur.*

CHAPITRE HUITIÈME.

LE MINISTRE ET LE BOUCANIER.

(Suite).

VI

Le Ministre et le Boucanier (Suite).

Legoff fit cette réponse avec une telle tranquillité, il semblait si assuré de ce qu'il avançait, que Pontchartrain ressentit comme un vague effroi.

Jamais ce ministre, si despote, si dur, si impitoyable, n'avait rencontré, même de la part des plus grands, une résistance pareille à celle que lui opposait le boucanier.

— L'amitié toute particulière que je porte à Ducasse vous a déjà, monsieur Legoff, je ne saurais trop vous le répéter, reprit le secrétaire d'Etat, sauvé d'une mauvaise affaire; je veux bien encore, au nom de cette même amitié, vous accorder un moment d'attention. J'espère, j'exige même qu'avant de reprendre notre entretien vous vous excusiez

des inqualifiables paroles que vous avez prononcées, paroles, je ne vous le cacherai pas, que votre manque d'éducation et le milieu dans lequel vous vivez depuis si longtemps; rendent moins coupables à mes yeux, mais qui cependant ne peuvent rester sans réparation.

— A quelles paroles faites-vous, je vous prie, allusion, monseigneur ?

— A l'abominable propos que vous avez osé tenir dans un moment de folie, sans doute : Que j'étais traître au roi !

— Je dois, monseigneur, à l'habitude du commandement, la faculté d'exprimer promptement mes pensées ; soyez assuré qu'aussi vif que je sois à la riposte, je ne dis jamais que ce que je veux, et ne parle qu'après avoir réfléchi. Je maintiens mon propos.

Pontchartrain, soit que l'étrange audace du flibustier lui imposât, soit tout autre motif, recula devant l'éclat que devait amener cette réponse ; toutefois, ne pouvant laisser compromettre sa dignité et son pouvoir, il tourna la difficulté, et se mit — chose inouïe pour lui — à rire bruyamment.

— Vraiment! s'écria-t-il d'un ton de bonne humeur aussi en dehors de ses habitudes que l'était la gaîté qu'il venait de montrer, je vois qu'il est impossible de vous accepter au sérieux ou de se fâcher de vos manières. Il y a au reste longtemps que je désirais voir un de ces fameux flibustiers dont on parle tant; je dois remercier le hasard qui m'envoie en vous un des échantillons les plus curieux et les plus complets de la flibuste! Vous êtes pour moi un sujet d'étude et de curiosité.

— Vous me faites beaucoup d'honneur, monseigneur.

— Et, reprit Pontchartrain après avoir hésité, en quoi suis-je, d'après vous, traître à Sa Majesté?

— Vous êtes traître au roi, monseigneur, parce que vous refusez d'accepter le secours des deux cent millions annuels que je vous offre pour rétablir les finances épuisées de la France!

— C'est ma foi vrai, s'écria Pontchartrain toujours sur le ton du persiflage, je mérite la hache et le billot! Eh bien, supposez que je me repente, monsieur le boucanier, à tout péché miséricorde,

n'est-ce pas? Voyons apprenez-moi un peu de quelle façon je dois m'y prendre pour me procurer les deux cent millions que m'octroie votre munificence !..

— Vous semblez railler, monseigneur, mais je vous jure sur le salut de mon âme, que vous attendez ma réponse avec une anxieuse impatience, répondit Legoff. Au fait, la folie du boucanier doit doubler la faveur dont vous jouissez déjà auprès du roi votre maître !...

— De plus en plus charmant, murmura Pontchartrain, en essayant de sou-

rire — expliquez-vous monsieur le boucanier !

— Monseigneur, reprit Legoff, vous n'ignorez pas que l'Espagne ne soutient sa grandeur que grâce aux produits immenses, aux prodigieuses ressources qu'elle trouve dans ses possessions d'outre-mer. Ce sont ces produits immenses et ces ressources prodigieuses que je viens vous offrir... Les ports principaux qui servent de débouchés au vaste continent américain et le relient par le commerce à l'Europe sont, y compris ceux du grand Océan et de la mer Pacifique, au nom-

bre de dix. Dans chacun de ces ports, je possède de secrètes intelligences : que le roi unisse ses forces à celles de la boucanerie, et je vous jure qu'avant six mois d'ici le drapeau de la France flottera victorieux sur tous ces ports !

— C'est une petite armée navale de cinq cents vaisseaux et de deux cent mille hommes que vous me demandez, monsieur Legoff !

— Monsieur Colbert, monseigneur, ne m'eût pas interrompu par cette plaisanterie, dit froidement le boucanier ; je

poursuis : Les dix mille hommes et les vingt vaisseaux que fournirait Sa Majesté — unis aux douze mille hommes dont je dispose — suffiraient, et au delà, aux besoins de l'expédition. Une fois maître du littoral américain, rien ne me serait facile, monseigneur, comme de rendre inexpugnables les ports que nous aurions conquis. Alors, chose grande, glorieuse et sans antécédents dans l'histoire, fait immense, capable à lui seul d'illustrer un règne, on verraït plus de trente millions d'hommes tributaires d'une poignée de soldats, travailler à la gloire et à la puissance de leurs conquérants.

Bon an mal an, les droits de transit, d'embarquement et de débarquement que nous paierait l'Espagne, s'élèveraient, je ne saurais trop vous le répéter, monseigneur, à la somme de deux cent millions!

Quleles limites assigner alors à la grandeur et aux conquêtes de la France, lorsque Louis XIV, soutenu par l'or de ses ennemis, n'aurait plus à demander à ses sujets que de la bravoure et du sang!

L'imagination reste éblouie devant la

réalisation du plan aussi simple que gigantesque que je vous propose!

Legoff s'était animé : le regard profond et lumineux, l'air inspiré, le visage resplendissant de fierté et d'audace, il paraissait assister au spectacle du triomphe de la France.

Pontchartrain lui-même, malgré l'étroitesse de ses vues et son penchant aux détails méticuleux ne put s'empêcher de ressentir comme un frisson d'enthousiasme : toutefois cette sensation, si en

dehors de sa nature, ne fut pas de longue durée.

— Monsieur le boucanier, répondit-il brusquement, vos propositions n'ont pas, ainsi que je m'y attendais, le sens commun. Vous dépossédez l'Espagne de son littoral américain avec une facilité et une spontanéité qui me prouvent à quel point vous êtes ignorant des règles de la grande guerre. Vous vous figurez sans doute que s'emparer d'un port soigneusement fortifié et vaillamment défendu, n'offre pas plus de difficultés que de prendre un navire caboteur à l'abordage! Je suis persuadé que Ducasse

malgré l'extrême déférence qu'il montre, d'après votre dire, pour vos lumières transcendantes et votre esprit supérieur, se moquerait fort agréablement de votre plan, si vous le lui communiquiez.

— Vous vous trompez, monseigneur, répondit Legoff sans que rien ne décelât, dans son maintien, le désappointement ou la colère! Non seulement Ducasse connaît et approuve mon plan, mais ce plan dont l'idée m'appartient, a été concerté, entre lui et moi, dans ses moindres détails ainsi que dans son ensemble. Ce travail nous a coûté trois an-

nées de soins, de dangers et de sacrifices. Je regrette et je conçois, monseigneur, que, du fond de votre cabinet, vous ne puissiez apercevoir des horizons rêvés par notre audace!

Quant à mon inexpérience des grandes guerres — je me sers de vos expressions — permettez-moi, monseigneur, de vous rappeler que Panama, la Vera-Cruz, Gibraltar, San-Pedro, Campêche, Nicaragua, Port-au-Prince, et dix autres villes de moindre importance, que je ne prendrai même pas la peine de vous citer, ont été en ma puissance; que partout où j'ai vu flotter le drapeau de l'Es-

pagne, un combat a été livré, et que jamais, jamais, monseigneur, soit dans des engagements partiels, soit dans de vraies batailles navales, un seul de mes navires n'a baissé pavillon ! J'ai toujours su porter haut et fier l'honneur de la France !

La parole du boucanier respirait, en évoquant ces brillants souvenirs de son passé, plus de joie et de satisfaction que d'orgueil ; Pontchartrain, quelqu'endurci et engourdi que fût devenu son cœur au contact de la cour, ne put se défendre d'une certaine admiration pour cet homme, qui, dans ses triomphes person-

nels, ne voyait que la gloire de son pays.

— Monsieur Legoff, lui dit-il presque avec affabilité, si je n'admets pas comme possible l'exécution de votre vaste projet, il ne s'ensuit pas que je vous croie dénué d'énergie, de bon sens et de connaissances. Si vous avez quelque plan moins colossal que la conquête des Indes espagnoles à me proposer, croyez que je vous écouterai avec l'attention et la faveur que méritent vos talents.

— Je ne renonce jamais à mes pro-

jets, mais je sais les ajourner et attendre, monseigneur, dit Legoff. A présent, puisque vous voulez bien m'encourager et me prendre au sérieux, il me reste à vous entretenir d'une entreprise qui peut jeter plus de cent millions dans les coffres vides de la France. Je me hâte d'ajouter que je parle en ce moment au nom de Ducasse, à qui mon amitié cédera volontiers l'honneur de la réussite de cette affaire. Quant à Ducasse, monseigneur, il s'agit pour lui du gain d'un million.

Legoff, en prononçant le nom de Ducasse, et en accolant ce nom au mot de

« million, » avait été fort adroit ou très heureusement inspiré.

L'affabilité de Ponchartrain se changea presque en amabilité.

— Je suis tellement contrarié, monsieur Legoff, de n'avoir pu prendre en considération votre première proposition, lui dit le secrétaire d'Etat, que vous me voyez tout à fait disposé à accueillir favorablement, pourvu toutefois qu'elle présente la moindre chance de succès, votre nouvelle demande. Parlez, expliquez-vous !

— L'entreprise que je vais soumettre à votre appréciation, monseigneur, se rattache à mon projet de la conquête des Indes. Vous considérez comme chose impossible la réalisation entière de mon désir, mais peut-être bien ne reculerez-vous pas devant l'accomplissement d'un fait isolé! Veuillez, je vous prie, monseigneur ne pas oublier qu'en ce moment c'est Ducasse qui vous parle par ma bouche.

Pontchartrain fit signe à Legoff de continuer et le Boucanier reprit :

J'ai eu l'honneur de vous rappe-

ler, tout à l'heure, monseigneur, que les principaux ports que possède l'Espagne dans les deux Océans, sont au nombre de dix ; j'ajouterai à présent que le plus riche, le plus important et le mieux situé de tous est celui de Carthagène.

— Vous me croyez, à ce que je vois, tout à fait étranger aux affaires de mon département — interrompit Pontchartrain en riant — vous vous trompez du tout au tout, monsieur Legoff. Je n'ignore aucune des particularités que vous pourriez me rappeler ; je connais parfaitement Carthagène. Il est donc inutile que

vous vous appesantissiez sur les détails. Au fait, je vous prie.

— Puisque vous connaissez Carthagène, monseigneur, continua Legoff, vous savez de quelle importance énorme est ce port, comme point stratégique et commercial, et quelles richesses inouïes il renferme ?

— Oui, monsieur Legoff. Après ?

— Eh bien, monseigneur, je viens vous proposer, toujours avec l'assenti-

ment de Ducasse, de vous emparer de Carthagène.

Pontchartrain réfléchit assez longuement avant de répondre.

— Monsieur Legoff, dit-il enfin d'un air sérieux, je ne me dissimule pas que de prime-abord cette prise de Carthagène, que vous me présentez avec un laisser-aller si plein de mépris pour la valeur espagnole et comme la chose la plus simple du monde est une grosse affaire! Toutefois je me hâte d'ajouter que

votre proposition et celle de Ducasse, méritent d'être discutées...

— Eh bien! monseigneur, discutons.

— La première difficulté grave que présente l'exécution de ce projet, monsieur Legoff, difficulté à laquelle vous n'avez sans doute pas songé, est la dépense considérable qu'occasionneraient les frais d'armements nécessaires à cette entreprise. Or, comme vous le disiez tout à l'heure vous même, les finances de la France sont obérées en ce mo-

ment : j'ajouterai, moi, que notre état d'hostilité avec l'Europe exige de notre part assez de sacrifices impérieux et urgents, pour que nous ne puissions songer à rien entreprendre d'inutile et de coûteux en dehors de la défense du territoire.

— Je vous remercie sincèrement, monseigneur, de la franchise et de la confiance avec lesquelles vous venez de me parler, dit Legoff; seulement, permettez-moi de vous faire observer à mon tour que si j'ai mal jugé en vous l'homme de cabinet, vous n'avez pas mieux com-

pris en moi le boucanier. Mon métier ne consiste pas seulement, comme vous semblez le supposer, à se battre et prendre des navires à l'abordage : l'immense fardeau que je porte depuis dix ans, la terrible responsabilité qui pèse sur moi ont dû nécessairement agrandir mes idées, mûrir mon jugement. Je savais parfaitement, en vous proposant l'affaire de Carthagène, que le gouvernement ne serait ni en position ni en mesure de faire les avances nécessitées par cette expédition.

— Et qui fera alors ces avances?

— Moi, monseigneur! répondit tranquillement Legoff.

Cette fois le secrétaire d'Etat ne put s'empêcher de regarder le boucanier avec un véritable sentiment d'admiration.

Cet aventurier dont les projets étaient si vastes, qui éprouvait un amour si désintéressé et si ardent pour la gloire de la France, qui traitait enfin d'égal à égal avec un ministre de Louis XIV, semblait à Pontchartrain dépasser de toute la hauteur du génie, ces officiers généraux

chamarrés de croix, comblés de dignités et d'honneurs, qui faisaient chaque matin antichambre à la porte de son cabinet.

— Avez-vous une idée approximative du chiffre auquel s'élèveraient les frais d'armement pour l'expédition de Carthagène, monsieur Legoff ?

— J'ai établi ce calcul avec une scrupuleuse exactitude, monseigneur. Le total — y compris une somme de quatre cents mille livres affectée aux dépenses imprévues — présente cinq millions deux cent cinquante mille livres.

— Et vous êtes en mesure de débourser cette somme énorme ?

— Je vous prie de croire, monseigneur, que si je ne pouvais disposer, sans me gêner, d'une pareille bagatelle, je n'aurais pas l'impudence de prendre une heure de votre temps. Que demain Sa Majesté signe la commission de Ducasse au commandement en chef de cette expédition, et une heure après, j'aurai versé entre vos mains les cinq millions deux cent cinquante mille livres nécessaires.

CHAPITRE SEPTIÈME.

—

LE MINISTRE ET LE BOUCANIER.

(FIN).

VII

Le Ministre et le Boucanier (Fin).

Pontchartrain, malgré cet esprit inquiet, tracassier et jaloux, qui a été si préjudiciable à la marine française, ne manquait pas de certaines et sérieuses qualités : d'une grande pénétration, lors-

que la passion n'empiétait pas en l'obscurcissant sur sa raison, il savait juger et apprécier un homme à sa juste valeur.

Il comprit donc aisément, à la façon de s'exprimer de Legoff, que le célèbre boucanier n'exagérait en rien le pouvoir et les ressources dont il disposait; qu'il était en position d'accomplir ses promesses, et que l'on devait compter sur sa parole.

Aussi, avant de lui répondre restait-il

pendant plus de cinq minutes silencieux et réfléchi.

Il sentait de quelle importance il était de peser chaque mot adressé à un homme de la valeur intellectuelle de Legoff.

— Monsieur Legoff, lui dit-il enfin. Puisque vous vous connaissez en affaires, vous devez savoir que, laisser dans une question d'interêt un point obscur et douteux, c'est créer pour l'avenir des difficultés sans nombre !

— Parlez hardiment, monseigneur, répondit le boucanier, qui intervertit ainsi les rôles, et prit le dessus sur le secrétaire d'Etat.

— Je ne voudrais pas vous être désagréable, monsieur Legoff, poursuivit Pontchartrain, avec une urbanité qu'il n'avait certes jamais encore employée vis à vis de personne jusqu'alors; je ne conteste nullement que vous autres boucaniers n'ayez accompli de grandes choses; mais enfin, à tort ou à raison, vous possédez, sous le rapport de la moralité, une réputation détestable.

— Il est vrai, monseigneur, que bien des gens, jaloux de nos succès et de nos richesses, répondit Legoff en souriant, prennent un puéril plaisir à nous décrier.

— Je vous répète que je ne le discute pas, monsieur Legoff; je constate simplement un fait. Or, je crains qu'une expédition de boucaniers soutenue, reconnue, plus que cela même, dirigée par le gouvernement, ne produise un déplorable effet sur l'opinion de l'Europe.

— Vous avez raison, monseigneur.

Je me suis déjà fait moi-même l'objection que vous me posez!

— Ah! vraiment! s'écria le ministre, sans songer à cacher la surprise que lui causait cette réponse! Monsieur Legoff, je reconnais que la sagesse s'allie, dans votre esprit, à l'audace! Et que vous êtes-vous répondu?

— Qu'il serait, en effet, préférable monseigneur, de faire monter, du moins en apparence, l'expédition de Carthagène par le commerce de Saint-Malo et de Dunkerque. Cela donnerait à cette

entreprise un cachet de moralité et de légalité sérieux.

— Votre idée est excellente, monsieur Legoff, mais permettez : si le commerce se charge des frais de cette expédition, quel avantage retirera le gouvernement de la prise de Carthagène ?

— Le gouvernement, monseigneur, peut prêter au commerce des officiers de sa marine, des navires, et entrer par conséquent pour une très large part dans les bénéfices. J'évalue à près de

cent millions la somme qui lui reviendra.

— Et les boucaniers, quel sera alors leur rôle ?

— Les boucaniers, monseigneur, répondit Legoff avec une douloureuse ironie, sont des misérables dont on se sert, sans que cela tire à conséquence, quand le hasard les place sur votre chemin. Lorsque l'escadre arrivera à Saint-Domingue, elle trouvera dix de mes navires, montés par douze cents hommes,

qui l'attendront prêts à prendre la mer !.....

— Une dernière objection, M. Legoff, ou pour parler plus exactement une dernière question : Quel intérêt personnel avez-vous à la prise de Carthagène ?

— Un intérêt bien ridicule et bien mesquin sans doute, monseigneur, mais que voulez-vous ? il y a des bizarreries du cœur humain qui sont inexplicables. Je hais la puissance de l'Espagne et je rêve la gloire de la France...

Pontchartrain se leva, et saluant Legoff :

— Monsieur, lui dit-il, soyez persuadé que j'attache une grande importance au sujet que nous achevons de traiter. Je vais y réfléchir mûrement. Avant peu, vous recevrez de mes nouvelles. Il est inutile, je pense, de vous recommander la plus scrupuleuse discrétion ?

Legoff sourit : ce sourire valait tout un discours de protestations.

Le secrétaire d'Etat allait se remettre à son travail, lorsque le boucanier, qui déjà se dirigeait vers la porte de sortie, revint sur ses pas.

— Monseigneur, dit-il, un dernier mot. M'autorisez-vous à entretenir le roi du projet de Ducasse ? Oh ! ne craignez rien, monseigneur, poursuivit Legoff en remarquant l'émotion du ministre, non seulement je ne porterai pas atteinte à la gloire future qui doit rejaillir sur vous, si la réussite couronne, ainsi que j'en suis persuadé, mes efforts, mais je ne laisserai même deviner en rien à

Sa Majesté l'intérêt que vous avez bien voulu me montrer dans cette audience.

— Mais, monsieur Legoff, vous parlez de voir le roi, comme si vous aviez vos entrées à la cour !...

— Monseigneur, permettez-moi de vous répéter en terminant cet entretien ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire en le commençant, que la fortune a toujours tellement favorisé mon audace, qu'aujourd'hui j'en suis arrivé à faire ce que je veux ! Je n'ai certes pas mes entrées à la cour, cependant, si je veux voir le roi, je le verrai !...

— Soit ! je ne m'y oppose pas, dit Pontchartrain après un moment de réflexion. Je ne serai pas fâché de savoir si vous n'avez pas une trop bonne opinion de vous-même, et si vous parviendrez à franchir la barrière qui sépare un inconnu des marches du trône.

Legoff, en sortant de chez le secrétaire d'Etat, monta en carosse et se fit conduire rue de Béthisy, chez le comte d'Aubigné.

Il trouva, en entrant, l'antichambre

remplie de bourgeois, qui avaient l'air furieux.

A peine le valet, si fort rudoyé la veille, l'eut-il aperçu qu'il s'inclina profondément devant lui et le conduisit auprès de son maître.

— Ah ! c'est vous, cher baron, s'écria le frère de la favorite, soyez mille fois le bienvenu !

D'Aubigné s'avança vers Legoff avec toute la vivacité que lui laissait ses rhu-

matismes et l'embrassa à plusieurs reprises.

— S'agirait-il d'un nouveau placement ? lui demanda-t-il.

— Non, cher comte, il s'agit d'un service que je viens solliciter de votre inépuisable obligeance ! Au reste, je vous ai laissé pressentir hier soir en vous quittant...

— Ah ! très bien ! Vous désirez présenter vos hommages à ma sœur !.... Vous savez que je n'ai rien à vous refu-

ser ? Quand souhaitez-vous être reçu par la reine ?

— Le plus tôt possible ! Demain, par exemple !

— Demain répéta d'Aubigné, sur le ton de la plus vive surprise, êtes-vous fou ! Au fait, pourquoi pas ! ajouta-t-il tout aussitôt en se ravisant. Je ne vois pas trop quels ménagements j'ai à garder avec une sœur qui se conduit d'une si abominable façon à mon endroit !

Oui, voilà qui est convenu ; j'irai lui

rendre demain une visite d'amitié à cette chère sœur, et comme je me trouve être par hasard en fonds et que je n'aurai pas à lui demander d'argent, je profiterai de l'indépendance momentanée de ma position pour prendre ma revanche des humiliations sans nombre dont elle m'a abreuvé tous ces derniers temps !... Tudieu ! je consens à reconnaître mon beau-frère pour le fils de Sa Majesté Louis XIII, si je ne lui fais pas verser des larmes de repentir, à cette bonne petite sœur !... Vous ne pouvez vous imaginer, cher baron, combien, me savoir de l'or dans ma caisse, me donne de gaîté et d'esprit. Je me

sens rajeuni depuis hier, de dix ans.

— Voici mon adresse, cher comte, dit Legoff, en remettant à d'Aubigné un papier plié; aussitôt que vous aurez obtenu une audience, veuillez me le faire savoir.

— Quoi! vous vous en allez ainsi!

— J'aurais peur de vous déranger en restant. Votre antichambre est pleine de gens qui attendent...

— Ah! l'excellente plaisanterie! s'é-

cria d'Aubigné qui se mit à rire aux éclats, je parie cent louis, monsieur le baron, que vous ne devinez pas en dix quelles sont les personnes que vous avez vues dans mon antichambre.

— Des solliciteurs sans doute, dit Legoff.

— Des solliciteurs? allons donc! On sait trop bien que j'emploie tout mon temps à combattre la cuistrerie de mon beau-frère, pour que l'on songe à me prendre comme intermédiaire auprès de lui. Pariez-vous les cent louis? Mais

non, ce serait vous voler. J'aime mieux vous dire tout simplement la chose.

D'Aubigné se renversa dans son fauteuil, donna de nouveau un libre cours à sa bruyante gaîté, et se retournant vers Legoff :

— Cette foule, cher baron, lui dit-il, qui meuble mon antichambre, est composée uniquement de mes créanciers, que j'ai fait venir...

— Pour les payer ? Je ne vois rien de bien plaisant à cela.

— Pour les payer ! répéta d'Aubigné avec une indignation réelle ; vraiment, cher baron, pour qui donc me prenez-vous ? Mon beau-frère et ma sœur m'auraient-ils calomnié de telle sorte que l'on me croie tombé à ce degré d'abaissement et de faiblesse, de solder des créanciers qui menacent et qui crient !

— Alors pourquoi avez-vous donc mandé ces braves gens ? dit Legoff avec un sourire.

— Ces braves gens ! vous appelez ça des braves gens ?

— Dame, cher comte, je ne connais pas vos créanciers, moi.

— Vous n'êtes donc plus sorcier! Quoi, vous ne songez pas que pour que l'on fasse crédit au beau-frère du cuistre, il faut que l'on espère, vu les mauvais bruits répandus sur mon compte par ma famille de Versailles, il faut, dis-je, que l'on espère un bénéfice de mille pour cent! Mes fournisseurs sont d'infâmes spéculateurs qui prennent des billets de loterie sur ma chance au jeu.

— Alors, c'est pour leur adresser des

reproches que vous les avez fait mander à votre hôtel ?

— Des cœurs endurcis et inaccessibles à tout noble sentiment... ce serait prêcher dans le désert... Vous voyez bien que j'avais raison de prétendre que vous ne devineriez pas en dix comment et pourquoi toute cette foule grouille dans mon antichambre. Eh bien ! cher baron, j'ai fait venir mes créanciers pour leur montrer les cinq mille louis de votre placement...

— Vous devenez de plus en plus énigmatique.

— Rien de sensé au contraire et de logique comme ma conduite en cette circonstance. Mes créanciers, à force de crier par dessus les toits que j'étais sans le sol, m'avaient retiré tout crédit et réduit à me nourrir des sermons que ma sœur accompagnait de quelques misérables pistoles. Aujourd'hui, que les marauds ont vu briller et frétiller sur ma table les cinq mille louis de votre placement, ils vont aller crier partout que je suis un escroc cousu d'or. Le reste va de soi seul. Rage du beau-frère, lamentations de mon ingrate sœur, et, ce qui est le point essentiel de la chose, rétablissement de mon crédit et offre de

services de nouveaux marchands, qui, me sachant en fonds vont accourir de tous côtés..... Il y a vraiment bien des années que je ne m'étais senti l'esprit gai et content comme aujourd'hui..... Comptez aussi, cher baron, que je ne serai pas un ingrat!... Demain, je vous le répète, je laverai d'importance la tête à ma sœur! et après-demain au plus tard, vous serez reçu à la cour?

CHAPITRE HUITIÈME.

—

LE RESTAURANT DU SIEUR RENARD.

VIII

Le Restaurant du sieur Renard.

Quoique l'établissement fondé dans le jardin des Tuileries, avec l'autorisation de la reine-mère régente, par Renard, le laquais et ensuite le valet de chambre de l'évêque de Beauvais, eût perdu en

1695 de sa vogue première, il ne laissait pas d'être encore extrêmement fréquenté par la noblesse et la haute finance.

Seulement, comme en 1695, une dévotion extérieure et d'apparat, était devenue une condition *sine quà non* de réussite à la cour, les gens de qualité, excepté toutefois les amis de monseigneur le duc de Chartres, prenaient certaines précautions quand le plaisir ou l'intrigue les conduisait à l'établissement de l'ancien valet de chambre de l'évêque de Beauvais.

De Morvan, en arrivant devant la

maison où devait se décider, du moins il le pensait, le bonheur ou le malheur de sa vie, ne put se défendre d'une vive émotion.

Il allait entrer, lorsque des éclats de rire qui retentirent tout proche de lui, lui firent tourner la tête.

Il vit une femme portant une coiffure haute et à plusieurs étages, l'écharpe à étole, la cravate à la Steinkerke, le corps lacé à la gourgandine, et la jupe de damas en falbalas : plusieurs étourdis l'entouraient et la suivaient.

Quoique cette femme eût le visage entièrement caché par un masque de velours noir, de Morvan comprit à la souplesse de sa marche qu'elle était jeune, et il la supposa jolie.

Malgré le cortége imprévu de jeunes seigneurs que le hasard avait fait à l'inconnue, elle ne paraissait ni troublée ni émue ; elle avait l'air de ne pas s'apercevoir des hommages un peu vifs et légers qui lui étaient adressés.

— Vraiment, ma charmante, disait un des poursuivants, votre façon écla-

lante d'aller à un rendez-vous, unie au silence modeste que vous gardez, fait de vous à mes yeux une délicieuse énigme ! Qui diable pouvez-vous être ? Une grande dame ? C'est impossible ; vous auriez trop l'habitude de ces sortes d'entreprises pour venir ici en toilette de gala ! Une grisette ? pas davantage ; nos propos vous auraient déjà fait éclater de rire dix fois ou mise sérieusement en colère ! Voyons, belle enfant, cessez de nous intriguer davantage ! Je me nomme le marquis de la Fare, voici de Broglie, Canillac, Nocé, Brancas !.... Nous sommes tous gens de discrétion et de galanterie

L'inconnue, pendant que le marquis de la Fare, l'un des intimes de monseigneur le duc de Chartres, lui parlait ainsi, avait continué de marcher en silence.

A la vue de Morvan elle sortit de l'espèce d'indifférence pleine de mépris qu'elle avait montrée jusqu'alors, et elle parut éprouver un véritable mouvement de joie :

— Monsieur le chevalier, dit-elle en s'avançant vivement vers le gentilhomme, votre bras je vous prie.

Au son de cette voix qui retentit jus-

qu'au fond de son cœur, de Morvan laissa échapper une exclamation où la colère et le ravissement se mêlaient à doses égales : il venait de reconnaître Nativa.

Quant à de Nocé, Canillac, de Broglie, la Fare, de Brancas, etc., ils comprirent, au regard de défi, regard sublime de fureur et de rage que de Morvan laissa tomber sur eux, qu'au premier mot de leur part, une vaillante épée luirait au soleil.

Comme ils étaient à jeun, qu'un duel

dans le jardin des Tuileries eût pu leur valoir des désagréments sérieux, qu'après tout ils se sentaient jusqu'à un certain point dans leur tort et qu'ils ne connaissaient nullement de Morvan, ils s'éloignèrent aussitôt.

Le jeune homme s'était empressé d'offrir à Nativa son bras, que l'émotion faisait trembler.

Précédés par un laquais attaché à l'établissement, lis franchirent une vingtaine de marches et pénétrèrent dans un petit salon somptueusement et galamment meublé.

— Servez-nous une collation, dit de Morvan.

Cinq minutes plus tard, une table, placée dans une pièce attenante au salon, était couverte de fruits, de sucreries et de vins de liqueurs; les laquais se retiraient discrètement et la fille du compte de Monterey et de Morvan restaient seuls en présence.

— Monsieur le chevalier, dit Nativa, qui, retirant son masque, montra aux regards éblouis du jeune homme cette souveraine et resplendissante beauté dont le

souvenir, si présent qu'il fût à sa mémoire, se trouva dépassé par la réalité, monsieur le chevalier je vous dois avant tout une explication sur ma présence en ce lieu !... Une femme de l'hôtel d'Harcourt, à laquelle j'ai été obligée de me confier, a eu la maladresse de m'indiquer la maison de M. Renard, comme un endroit sûr et commode ; cette femme qui croyait sans doute à un rendez-vous d'amour, m'a exposée à subir les insultes de ces sots étourdis qui heureusement se sont enfuis à votre vue ! Pour comble d'ennui, j'ai été obligée, afin de motiver mon absence aux yeux de mon père, de simuler une visite et de me laisser habil-

ler !... C'est à ce concours de mauvaises petites chances réunies que je dois d'être arrivée d'une façon ridicule dans un endroit suspect.

— Qu'importe l'endroit où vous vous trouvez, mademoiselle, répondit de Morvan, n'êtes-vous pas sous la sauvegarde de mon respect et de mon honneur ?... J'aurais, il est vrai, préféré, non pour moi, mais pour vous, que vous m'eussiez reçu à l'hôtel d'Harcourt...

— Cela m'eût été impossible — dit vivement Nativa. — Mon père, monsieur

de Morvan, vous doit la vie ; eh bien, mon père consentirait plutôt à quitter dans les vingt-quatre heures Paris, où de graves affaires exigent impérieusement sa présence, que de laisser dépasser le seuil de son salon à un Français.

— Et pourquoi cela, mademoiselle ? demanda de Morvan avec surprise.

— Parce que — je regrette vivement, croyez-le, monsieur le chevalier, d'être obligée de prononcer de telles paroles, mais il faut bien cependant que vous connaissiez toute la vérité — parce que

mon père éprouve pour les gens de votre nation une aversion profonde, une haine violente, dont rien ne pourrait vous donner une idée.

Quoique de Morvan n'eût jamais encore osé franchir dans ses rêves d'avenir, la distance qui le séparait de Nativa, il y avait cependant au fond de son cœur — heureux privilége de la jeunesse — un vague espoir : cette réponse de l'Espagnole, qui élevait entre elle et lui une nouvelle barrière, lui causa une sensation pénible.

— Comment donc alors, mademoi-

selle, reprit-il avec découragement, le comte de Monterey a-t-il pu se résoudre à venir en France?

— La haine de mon père est en ce moment sinon assoupie, au mois dominée par l'accomplissement d'un projet qui l'absorbe...

— Et ce projet, mademoiselle, doit sans doute me rester inconnu?... Au fait, que suis-je pour vous? ajouta tristement de Morvan après un court silence, un inconnu que le hasard a placé sur votre chemin, pauvre diable que vous

consentez à employer par pitié, au gré de vos caprices, mais que vous repousseriez avec colère le jour où son audace s'élèverait jusqu'à vous demander votre confiance.

— Vous êtes injuste, chevalier. Ma présence en ces lieux dit assez la confiance sans bornes que m'inspire votre loyauté.

— Belle confiance, mademoiselle, s'écria de Morvan avec amertume ; belle confiance, vraiment, qui prouve tout au

plus que vous ne me croyez pas un misérable et un infâme !

Le jeune homme qui était assis devant la table sur laquelle on avait servi la collation restée intacte, se leva et se mit à se promener avec agitation dans le petit salon ; bientôt, il parut prendre une résolution et, s'arrêta devant Nativa :

— Mademoiselle, reprit-il d'une voix douloureusement émue, s'il ne s'agissait pour moi que de mourir, je me résignerais sans me plaindre : pas un cri ne trahirait ma souffrance. Mais les tortures

que j'éprouve ont atteint un tel degré d'intensité qu'il m'est impossible de les subir plus longtemps en silence. Pardonnez-moi les paroles que je vais prononcer ; mais je veux, il faut que cette entrevue décide de mon sort !

De Morvan s'arrêta un instant : il était facile de deviner à son émotion extrême, qu'une tempête grondait en lui, et que s'il se taisait, c'était parce qu'il eût voulu exprimer en même temps et tout d'une fois les sensations et les idées multiples qui agitaient son cœur et troublaient son cerveau.

Quant à Nativa, froide et impassible, dans son maintien, comme une statue de marbre, elle attendait.

— Mademoiselle, s'écria de Morvan avec une violence contenue, m'aimez vous!

— Non! répondit tranquillement Nativa, qui ne parut éprouver ni colère ni étonnement en entendant le jeune homme lui adresser cette question.

— Ah! vous ne m'aimez pas! dit de Morvan avec des larmes dans la voix,

d'amour, soit! mais, enfin, ajouta-t-il, se raccrochant, ainsi que fait le naufragé, à la moindre planche que lui offre le hasard, n'éprouvez-vous pas au moins pour moi une véritable amitié?...

— L'amitié d'une femme espagnole, c'est encore de l'amour! répondit Nativa avec la même tranquillité qu'elle avait montrée jusqu'alors. Vous avez sauvé la vie de mon père et la mienne : je vous suis reconnaissante : voilà tout!...

— Eh bien! je préfère cette franchise à l'hypocrisie et au mensonge, s'écria de Morvan en essayant de sourire et de

prendre un air dégagé, et ne s'apercevant pas que de grosses larmes coulaient le long de ses joues ; cela me met à mon aise. Voilà une question bien éclaircie! Au fait, qui sait si votre indifférence à mon égard n'est pas un bonheur pour mon avenir. Oui, je me serais inutilement perdu pour vous! Tenez, Nativa, le coup a été rude, mais à présent, je vous remercie. Si je vous ai sauvé la vie, je vous dois la raison ; nous sommes quittes! Voulez-vous que nous prenions un verre de liqueur et que nous mangions un fruit? Nous causerons de choses indifférentes... des dernières modes ou des nouvelles de la cour.

De Morvan faisait pitié à voir; ses efforts pour paraître calme, en comprimant l'expression de son désespoir, augmentait sa souffrance.

Un moment, il eut peur de devenir fou!

Peut-être le lecteur trouvera-t-il que le jeune gentilhomme manquait de force et de caractère; qu'il nous permette de lui rappeler que de Morvan n'avait jamais encore aimé, que l'apparition de Nativa, dans son austère solitude, avait été pour lui la révélation énivrante d'un

monde vaguement rêvé ; que depuis lors sa passion pour la séduisante Espagnole s'était accrue de tous les sacrifices qu'il lui avait faits, et l'on comprendra alors que l'explosion de cette nature si forte et si longtemps repliée en elle-même fut tellement violente qu'elle atteignit presque jusqu'à la folie.

La prétendue indifférence et la gaîté factice du malheureux jeune homme ne se prolongèrent guère au delà de quelques secondes.

Accablé, vaincu, il laissa bientôt

échapper un douloureux sanglot et s'écria d'une voix brisée :

— Une telle trahison récompenser mon dévoûment! Ah! c'est affreux! Je ne crois plus à rien!... .

— Chevalier de Morvan, lui dit Nativa avec une singulière douceur, le dépit vous rend injuste. Veuillez, je vous prie, m'écouter, car je désire que vous n'emportiez pas de moi une opinion que je ne mérite pas.

— Il est inutile, mademoiselle, que

vous reveniez sur votre aveu ! répondit de Morvan. Ne gâtez pas par un généreux mensonge la précieuse franchise que vous m'avez montrée !... Que puis-je savoir de plus que vous ne m'ayez déjà dit ! Rien ! à moins toutefois que vous ne teniez à m'assurer de votre haine !... Croyez-moi !... brisons là-dessus !...

De Morvan s'arrêta un moment, puis s'adressant denouveau à la charmante Espagnole :

— Eh bien, expliquez-vous donc,

mademoiselle, reprit-il avec une impatience pleine d'anxiété, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez à me parler ! je vous écoute !

— Chevalier, reprit Nativa d'un air grave et recueilli, ne m'interrompez pas. L'explication pénible pour moi, que je consens à vous donner, vous prouvera au moins mon estime singulière. Si mon langage vous étonne, sachez que nous autres femmes espagnoles nous ne sommes point, ainsi que les Fançaises, élevées dans l'obligation du mensonge, et que nous considérons comme un devoir, lorsque nous nous

trouvons dans une circonstance solennelle de notre vie en présence d'un galant homme, d'exprimer franchement et loyalement toute notre pensée.

Nativa, après cette espèce de préambule qui excita au plus haut degré l'intérêt de de Morvan, fit une légère pause, et reprit bientôt d'une voix presque émue :

— Si je vous ai dit, chevalier, que je n'avais pour vous aucun amour, que votre cœur ou votre fierté ne soit pas blessé. Je n'ai plus le droit, je ne puis plus, faites bien attention, je vous en

conjure, à la portée de mes paroles, je je n'ai plus le droit, je ne puis plus reconnaître aujourd'hui et accepter l'amour d'un homme de cœur, j'en suis indigne !...

— Que dites-vous, s'écria de Morvan en sentant son cœur bondir à se briser dans sa poitrine !

— Je vous ai prié de ne pas m'interrompre, répondit Nativa en regardant avec une compassion qu'elle ne chercha pas à cacher, le pauvre jeune homme prêt à perdre connaissance.

Parfois, il est vrai, pendant ses heu-

res de découragement, de Morvan avait mis en doute l'amour de Nativa pour lui, mais jamais le soupçon qu'un obstacle provenant du passé de la charmante Espagnole pût se dresser entre leurs deux existences ne s'était présenté à son esprit.

Il aurait cru commettre un abominable sacrilège.

Et voilà pourtant que cette jeune fille qu'il avait placée si au dessus de l'humanité venait froidement, tranquillement, lui avouer qu'elle était un ange

déchu ; qu'elle n'avait plus le droit de reconnaître et d'accepter le dévoûment d'un homme de cœur ; qu'elle était indigne de son amour !...

A cette foudroyante révélation, se mêlait encore, pour de Morvan, une souffrance horrible : la jalousie.

Des transports d'une fureur qu'il n'eût pas cru cinq minutes auparavant pouvoir éprouver sans devenir fou, lui montaient au cerveau, et faisaient passer des nuages de sang devant ses yeux.

Il avait presque peur de lui-même.

CHAPITRE NEUVIÈME.

—

LE RÉCIT DE NATIVA.

VIII

Le récit de Nativa.

Quelques secondes suffirent à de Morvan pour passer par toutes ces angoisses; enfin, reprenant, grâce à une de ces soudaines et mystérieuses résignations que donnent seules les immen-

ses douleurs, sa raison et son sang-froid, il résolut — volupté atroce des gens qui se voient perdus — d'aggraver sa blessure et de descendre, s'il est permis de me servir de cette expression, jusqu'au fond de sa douleur.

— Mademoiselle, dit-il, je vous conjure au nom de la reconnaissance que vous croyez me devoir, de ne reculer devant l'humiliation d'aucun aveu, de me raconter sincèrement votre passé! Peut-être, puisse la franchise brutale dont je fais preuve en ce moment, me valoir votre confiance; peut-être, l'horreur que me causera ce récit me gué-

rira-t-il de l'amour insensé et honteux qui me torture ! Quant à ma discrétion, je pense inutile d'ajouter qu'elle sera à toute épreuve ; je conçois qu'on tue une femme adorée qui vous a trompé, mais non pas qu'on la déshonore.

De Morvan fit une légère pause, puis d'une voix sourde et qui tremblait :

— Quel est le nom de votre amant, mademoiselle ? reprit-il.

A cette question, Nativa, qui jusqu'alors avait opposé aux emportements du jeune homme une contenance froide et impassible, tressaillit, son regard brilla

d'indignation, et un vif incarnat couvrit ses joues.

— Chevalier de Morvan, s'écria-t-elle, les gentilshommes de votre nation sont-ils donc, ainsi que le prétend mon père, tellement dénués de délicatesse, qu'ils ne comprennent le déshonneur qu'autant qu'il atteigne aux dernières limites de la dégradation et de la honte ?...Vous me demandez quel est le nom de mon amant ? Supposez-vous que j'oserais vivre sous le même toit que le comte de Monterey, supporter le regard de mon père, si, misérable fille, j'avais terni, par une faute irréparable, la gloire de notre maison ?...

Ces mots, prononcés avec une indignation réelle et saisissante, avec un ton de sincérité qu'il était impossible de méconnaître, produisirent sur de Morvan une impression inouïe, et changèrent du tout au tout — grâce à cette mobilité d'impression que donne toujours une passion violente — la nature de ses sentiments.

— Mais alors, mademoiselle, s'écria-t-il avec une joie folle, vous êtes toujours digne de l'amour d'un galant homme.

— Je vous avais prié, en commençant cet entretien, de ne pas m'interrompre,

chevalier de Morvan, répondit la jeune fille : Je vous renouvelle cette prière ! Vous désirez connaître mon passé : écoutez-moi !

La charmante Espagnole resta un instant silencieuse et recueillie, puis, reprenant bientôt la parole avec une certaine solennité dans la voix :

— Il y a un an, chevalier, dit-elle, je me rendais avec mon père de Carthagène à Saint-Domingue, lorsque nous fûmes attaqués par les boucaniers de l'île de la Tortue. La *Concepcion*, ainsi se nommait notre navire portait vingt-huit canons,

avait soixante hommes d'équipage, et était commandé par un de plus braves et des plus expérimentés capitaines de la marine royale d'Espagne! Quant aux flibustiers, ils étaient àu nombre de dix-huit et montaient une pirogue qui faisait eau de toutes parts.

L'issue de ce combat paraissait chose si peu douteuse, que notre capitaine se mit tout d'abord à remercier la Sainte-Vierge de la témérité de nos adversaires. Il ne voyait dans cette folle attaque qu'une occasion de détruire sans aucun danger pour nous quelques-uns des bandits si redoutables à notre nation.

La pirogue des flibustiers se trouvait à peine séparée de la *Concepcion* par une distance de quelques pas, lorsque notre capitaine fit ouvrir le feu. Notre première bordée coula leur embarcation.

— Et ils périrent tous! s'écria de Morvan.

— Et une demi-heure plus tard, continua Nativa en pâlissant, les boucaniers, après avoir abordé notre navire à la nage et massacré les deux tiers de notre équipage, nous tenaient en leur pouvoir...

— Mais ce que vous me racontez là

est une chose merveilleuse, impossible...

— Sachez, chevalier, qu'excepté accomplir le bien, rien n'est impossible aux boucaniers. Chaque jour, ils renouvellent des faits semblables à celui que je viens de vous raconter et que vous traitez de merveilleux. Je continue. Mon père, qui, pendant le combat s'était vaillamment comporté, reçut, vers la fin de l'action, une grave blessure et tomba au milieu d'un monceau de cadavres. Pauvre père! Que n'est-il plutôt resté près de moi!... En voyant les boucaniers victorieux, il m'aurait certainement poignardée sans hésiter, et je n'aurais au-

jourd'hui à me débattre contre les tortures d'un honteux et inexorable souvenir !

Nativa ne put, en prononçant ces derniers mots, retenir un soupir ; mais surmontant bientôt, grâce à sa force de caractère, l'émotion qui l'agitait, elle reprit d'une voix calme la suite de son récit.

— Le chef des boucaniers qui nous avaient vaincus, était certes, l'homme le plus extraordinaire qui soit possible d'imaginer. D'une politesse exquise et d'un savoir-vivre parfait, il fut pour moi plein

de ces attentions délicates que peut seul donner un long usage de la meilleure compagnie. Vaincue à la fin par ses respects, reconnaissante des soins qu'il prenait de mon père, je consentis à répondre à ses paroles. Et puis, — ne vous ai-je pas promis une confession entière ?... —pourquoi ne l'avouerai-je pas? mon imagination était vivement frappée de l'existence exceptionnelle de cet homme : je présentais dans son passé un mystère qui excitait au dernier point ma curiosité ; ma pensée s'occupait de lui.

» Que vous dirai-je de plus ! Ce misérable, doué d'un esprit infernal et dia-

bolique, d'une ruse sans pareille, trouva moyen, sans s'écarter en rien du profond respect qu'il me montrait, de m'avouer son amour ! Il fallait, chevalier, que cet homme, ainsi que me l'a assuré plus tard mon confesseur, fût soutenu par une puissance occulte et surnaturelle pour m'avoir ainsi fascinée... car je ne le repoussai pas ! Il me donna à entendre que fils de grande maison, il avait été conduit, par suite d'un violent chagrin de famille, à se jeter dans la vie d'aventures, mais que l'amour profond qu'il éprouvait pour moi, lui ouvrant enfin les yeux sur l'infamie de sa position, il déplorait amèrement les fautes de son

passé, et qu'il allait mettre tous ses soins à racheter, par un constant repentir et de nobles efforts, les déplorables erreurs de sa jeunesse ! Il me peignit ensuite sous de si vives et si séduisantes couleurs le nouvel avenir qui, grâce à moi disait-il, l'attendait, qu'il finit par me rendre presque fière et heureuse de la conversion que j'avais opérée, du bien que je croyais avoir fait !...

— De cette croyance à un aveu, s'écria de Morvan en interrompant Nativa malgré sa promesse, il n'y avait qu'un pas !...

— Vous êtes sévère, chevalier, répondit la jeune fille en baissant la tête, mais votre sévérité n'est que trop justifiée par mon impardonnable conduite : cet aveu, je l'ai fait !

— Comment ? dans quelle circonstance ? qu'en est-il résulté ? reprit de Morvan, qui, pâle comme un cadavre, se mordait les lèvres jusqu'au sang et ne pensait même plus à cacher sa souffrance.

— La veille du jour où les boucaniers nous débarquèrent généreusement, je dois l'avouer, et sans exiger de nous au-

cune rançon, sur une terre espagnole, le misérable s'approcha de moi, et d'une voix émue, qui semblait partir de son cœur : « Senorita, me dit-il, si jamais le boucanier que vous avez sauvé de l'opprobre, revenait un jour vers vous suppliant et régénéré, qu'il fût appuyé du consentement d'une des plus illustres familles d'Europe, reculeriez-vous devant l'accomplissement entier de la sublime action que vous avez commencée? repousseriez-vous avec mépris l'infortuné dans l'abîme ?

— Non, je ne le repousserais pas, lui répondis-je.

— Ah ! vous êtes mon bon ange ! s'écria-t-il, l'ange de mon salut ! et dans un transport de reconnaissance que je ne sus prévoir, il porta ma main à ses lèvres.

» Le lendemain, je suivais des yeux, avec un sentiment de tristesse plus fort que ma volonté, la *Concepcion* qui s'éloignait sous toutes ses voiles, lorsqu'une de mes femmes me remit une lettre que le boucanier lui avait laissée pour moi. J'eus la faiblesse d'ouvrir cette lettre, dont le contenu, juste châtiment de ma faute, est resté impitoyablement gravé dans ma mémoire. Voici ce que m'écri-

vait le bandit : « Chère enfant, je suis plus fier de la victoire que j'ai remportée sur toi, fille noble et altière, que de tous mes triomphes sur tes compatriotes ! Au moins ton cœur s'est défendu ! Si je n'éprouvais pour les femmes un mépris sans bornes, j'aurai presque eu un caprice pour toi. Tu es fort gentille et assez drôle ! Quand on parlera mal en ta présence, de nous autres boucaniers, j'espère que tu prendras notre défense : tu sais que nous valons mieux que notre réputation. Ne me garde pas rancune si je n'ai pas voulu de toi pour ma maîtresse ; tu m'aurais fatigué et déplu au bout de vingt-quatre heures, tandis que je pars aujour-

d'hui en emportant de ta petite personne un gai souvenir. Adieu ! »

A la façon dont Nativa répéta et accentua le contenu de cette lettre insolente et grossière, de Morvan comprit combien la blessure faite à la fierté de la fille du comte de Monterey, était vive et saignait encore.

Toutefois le jeune homme ne put se défendre d'une joie profonde. Les remords de Nativa ne lui prouvaient-ils pas de quelle délicatesse extrême de sentiments elle était douée ? Et un aventurier, en croyant qu'elle était appelée à le sauver,

à faire de lui un homme honorable, ne lui donnait-elle pas aussi à lui tout espoir ?

La voix de Nativa, qui reprenait la parole, arracha le jeune homme à ses réflexions.

— Vous devez comprendre à présent, chevalier, lui dit-elle, que je n'ai pas le droit d'accepter l'amour d'un homme de cœur.

— Non, mille fois non, mademoiselle, répondit de Morvan avec feu, vous n'êtes pas coupable! il faudrait être aussi

injuste que cruel et insensé pour oser vous accuser dans cette circonstance. Vous avez été dupe de votre générosité... c'est vrai!... mais enfin tout ce passé qui pèse tant, dites-vous, sur votre présent, que représente-il ? Un aveu insignifiant, adressé à un homme que vous ne devez pas revoir ! Permettez-moi de vous faire observer que vous semblez vous exagérer à plaisir l'importance d'un fait sans conséquence, et qui ne demande que l'oubli.

— Chevalier, dit Nativa en interrompant de Morvan, les paroles que vous venez de prononcer prouvent ou la dé-

plorable opinion que vou savez de moi ou le peu de respect que vous avez de vous-même! Quoi! vous consentiriez, vous, gentilhomme, à donner votre nom sans tâche à une femme qui a avoué son amour à un homme!

— Mais, mademoiselle...

— Lorsque cet homme qui vit encore, continua la jeune fille avec amertume, peut d'un jour à l'autre revenir vous jeter d'un seul mot le déshonneur à la face!.. Ah! chevalier, je vois que mon père a raison de mépriser la jeunesse française! Quant à moi, — ne m'interrompez pas,

je vousai prie, — quant à moi, qui été élevée dans d'autres idées et dans d'autres principes que ceux de votre pays, j'ai juré que tant que ce boucanier sera de ce monde, tant qu'il y aura un homme sur la terre devant qui je devrais rougir, je ne consentirai jamais à écouter aucun hommage, que je resterai face à face de ma honte méritée et de ma douleur!

Ces paroles prononcées avec une énergie pleine de dignité produisirent une grande impression sur de Morvan.

— Vous avez raison, mademoiselle,

lui répondit-il après un moment de silence. La joie d'apprendre que la barrière qui vous séparait de moi n'était pas tout à fait infranchissable; que cette faute, dont vous vous accusez si noblement n'a pas atteint la limite entrevue par mon désespoir, tout cela a trop amorti à mes yeux la gravité de l'affront que vous avez reçu !... Oui, je le répéte, en vous admirant et en vous remerciant du fond de mon cœur de m'avoir rappelé au sentiment de l'honneur; oui, vous avez cent fois raison : la femme d'un gentilhomme ne doit pas être exposée à baisser humblement la tête devant le regard méprisant d'un homme.

Il faut, non que vous soyez vengée, car la conduite de ce boucanier n'a pu vous atteindre, mais que vous soyez mise à l'abri de tout outrage! Il ne me reste donc plus à vous demander qu'une chose, Nativa : le nom du misérable qui s'est placé entre vous et le bonheur?

Nativa, au lieu de répondre à la question de de Morvan, resta un moment silencieuse et pensive.

— Mademoiselle, reprit avec feu le jeune homme, comment, vous qui n'avez pas reculé devant l'aveu de ce que vous appelez votre faute, paraissez-vous

donc hésiter à présent qu'il s'agit de me livrer le nom du coupable ! Votre cœur, au moment où votre bouche va prononcer un arrêt de mort, éprouverait-il une indigne pitié, une impardonnable faiblesse! Douteriez-vous de ma parole ou de mon courage ?

— Je ne puis soupçonner le courage auquel je dois la vie de mon père et la mienne, répondit Nativa, mais il n'en est pas de même de votre persévérance dont je n'ai pas encore été à même d'apprécier la portée ! Et puis, pourquoi vous le cacher ? oui, j'hésite à accepter le secours de votre bras, car il y a de ces

devoûments qui imposent une telle reconnaissance à ceux qui en sont l'objet, que les cœurs généreux hésitent avant de les accueillir!...

— Faut-il vous répéter ici, mademoiselle, ce que je vous disais au château de Léguilloux de Pennenrose, qu'esclave de vos volontés, je saurai trouver mon bonheur dans mon obéissance! encore une fois le nom de cet homme, je vous en conjure!

— Mais cet homme, chevalier, est séparé de vous, en ce moment, par les deux mille lieues du grand Océan! Tra-

verseriez-vous les mers pour aller le chercher?

— Oui, mademoiselle? répondit de Morvan, avec une énergie pleine de sincérité.

— Chevalier, vous avez le cœur noble et grand! s'écria Nativa, avec une émotion que jamais encore elle n'avait montrée vis à vis du jeune homme. Plus je refléchis à notre merveilleuse rencontre, et plus je reste frappée de l'idée que la Providence vous a envoyé sur mon chemin.

Ces paroles, dites avec âme, causèrent à de Morvan une joie aussi profonde, que naguère son désespoir avait été affreux.

— Chevalier continua Nativa, votre réponse a fait cesser mes hésitations ; je veux vous initier à mes projets, n'avoir plus rien de caché pour vous. Toutefois, comme le secret que je vais vous apprendre ne m'appartient pas, j'exige que vous vous engagiez, par un serment solennel, à ne jamais le trahir.

— Ma parole de gentilhomme est le serment le plus solennel que je con-

puisse, mademoiselle : sur l'honneur de mon nom et sur le salut de mon âme, je vous jure que, dût ma discrétion me coûter la vie, jamais un seul mot capable de compromettre votre secret ne sortira de ma bouche.

— Merci, monsieur de Morvan ; à présent je puis parler sans crainte.

Nativa fit une légère pause, puis bientôt elle reprit :

— Je ne sais, chevalier, si vous avez gardé souvenir de certaines paroles assez ambiguës et mystérieuses que je

vous ai dites au château de Léguilloux de Pennenrose au sujet de vôtre avenir.

— Parfaitement, mademoiselle : que vous connaissiez une entreprise dont le succès me rendrait l'égal par la richesse et par la puissance, des plus riches et des plus puissants.

— C'est cela même! Eh bien! c'est justement de cette entreprise que j'ai à vous entretenir. Veuillez, chevalier, me prêter la plus extrême attention.

CHAPITRE NEUVIÈME.

—

UNE TENTATION.

IX

Une tentation.

Cette recommandation était inutile; de Morvan fit signe qu'il écoutait, et Nativa continua :

— Chevalier, il vous serait difficile,

impossible même, de vous figurer le tort considérable que les boucaniers des mers des Antilles causent au commerce et à la prospérité de ma nation! Le voisinage de ces hôtes entreprenants et terribles, qui nuit d'une façon si fatale au développement de notre grandeur, constitue, de plus, une honte insoutenable pour l'honneur castillan.

Non seulement, ces hardis bandits ne craignent pas d'insulter les couleurs de l'Espagne, mais, hélas! la plupart du temps un succès inexplicable couronne leur audace; chaque jour voit l'accroissement de leur puissance, l'humiliation

de notre pavillon. Les efforts et les sacrifices tentés par notre gouvernement pour arriver à la destruction des boucaniers ont été immenses. Ces efforts nous ont coûté le plus pur de notre or et de notre sang.

— Je ne conçois pas, mademoiselle, interrompit de Morvan, qu'une nation comme l'Espagne ne puisse venir à bout d'une poignée de bandits dénués de ressources et manquant de discipline! Souvent, j'ai réfléchi à ce fait bizarre et inexplicable.

— Vous êtes dans une grande erreur,

chevalier, les boucaniers, ne sont pas, ainsi qu'on le pense généralement, et que vous vous l'imaginiez faussement, des bandits indisciplinés et opérant au hasard. Ce qui fait au contraire leur force, c'est qu'ils possèdent une organisation puissante, et obéissent avec un dévoûment fanatique, qui ne connaît aucun obstacle, à la volonté d'un chef mystérieux et dont l'autorité est sans bornes. Le gouvernement d'Espagne a acquis cette conviction ! Seulement quel est ce chef, quelle est cette organisation ? C'est ce qu'il n'a pu savoir. En vain des boucaniers, tombés en nos mains, ont été livrés aux plus épouvan-

tables tortures, soit que ces misérables ne fussent pas initiés eux-mêmes au secret de leur existence politique, s'il m'est permis de me servir de cette expression, soit qu'ils trouvassent dans leur farouche enthousiasme une force supérieure à la douleur, toujours est-il que pas un seul d'entre eux n'a révélé la cause de leur puissance : tous sont morts en nous jetant, avec leur dernier soupir, un cri de défi et d'outrage !

— Combien il est à regretter, dit de Morvan avec une admiration involontaire, que de telles natures soient entrées dans la voie du crime ! Que de

grandes choses on eût pu accomplir avec de tels hommes! Mais, pardon, mademoiselle, si je vous interromps encore, poursuivit le jeune homme; je ne me rends pas compte de l'intérêt si direct que vous semblez prendre à la destruction des boucaniers!...

— Là est justement le secret qu'il me reste à vous confier. Mon père, le comte de Monterey, que l'amitié et la confiance sans bornes de notre infortunée reine Marie-Louise avait rendu suspect aux partisans de la ligue d'Augsbourg dut, après la mort violente de cette excellente princesse, abandonner la cour. Depuis

cette époque, c'est à dire depuis près de six ans, mon père, profitant de son séjour à Hispaniola où il s'était retiré, a étudié et suivi avec un soin passionné, l'existence et les actions des boucaniers. Il a acquis aujourd'hui, grâce à ses connaissances profondes des mœurs de ces bandits, de leur manière de combattre et d'opérer, des parages qu'ils fréquentent; il a acquis, dis-je, la conviction intime et inébranlable que s'il parvenait à découvrir le lieu qui les unit entre eux, avant une année, il ne resterait plus de la scandaleuse puissance de ces bandits que le souvenir d'une terrible justice, comme l'histoire n'en offre peut-être pas

d'exemple! Mon père, de retour depuis six mois à la cour d'Espagne, a reçu de Sa Majesté Charles II, à qui il a exposé ses espéranees et ses projets, la mission secrète, avec des pouvoirs illimités, de poursuivre la réalisation de sa pensée. Voilà pourquoi nous nous trouvons aujourd'hui à la cour de France.

— Espérez-vous donc, mademoiselle, que Louis XIV s'associera aux vues de Sa Majesté très chrétienne? Les boucaniers, je le sais, sont d'abominables bandits; mais enfin leurs excès, en suscitant sans cesse des embarras à l'Espagne, profitent à notre sécurité et aident à no-

tre puissance. Il m'est permis de douter que le comte de Monterey obtienne du roi de France l'appui et le secours qu'il en attend.

— Oh! quant à la bonne volonté de Louis XIV, répondit Nativa en souriant, mon père en est assuré. Le comte de Monterey possède en ses mains un moyen certain, je ne dirai pas d'éveiller sa sympathie, mais bien de peser sur sa volonté. Non ce qui nous manque, ce n'est ni de l'argent, ni du courage, ni des alliés; c'est de connaître, je vous le répète le lien mystérieux qui unit entre eux les boucaniers et leur donne cette force in-

vincible, notre ruine et notre honte!

— Mais, mademoiselle, dit de Morvan qui, toute intéressante que fût pour lui cette conversation, eût certes préféré mille fois entretenir la ravissante espagnole de son amour que de parler politique; mais, mademoiselle je ne comprends pas trop en quoi toutes ces choses que vous voulez bien me confier me regardent...

— J'arrive à ce qui vous concerne, chevalier de Morvan, reprit Nativa en l'interrompant; je vous ai dit que mon père est investi par Charles II de pou-

voirs illimités; veuillez prendre ces mots dans leur complète acception. Le comte de Monterey a le droit de conférer tel grade, telle dignité qu'il jugera convenable. Un brevet signé de lui, portant le grade de général et de grand d'Espagne avec une pension annuelle de cent mille piastre, soit un demi-million de votre monnaie de France, serait reconnu par le roi! Comprenez-vous?

— Parfaitement, mademoiselle; seulement je ne vois pas encore en quoi cela se rapporte...

— Quoi! vous ne me comprenez pas

que, grâce à votre qualité de Français, à votre position de noble ruiné, que grâce surtout à votre brillant courage, il vous serait facile de captiver la confiance des boucaniers et de vous rendre maître de leurs secrets ! Pour mieux les tromper, vous prendriez part à leurs expéditions !... Vous seriez des leurs !...Votre délicatesse aurait à souffrir, je le sais, de cette complicité ! Mais la pensée que vous servez l'Espagne, qu'un grade éminent et une fortune digne d'envie, récompenses méritées de votre noble dévoûment, vous attendent ; cette pensée, dis-je, vous soutiendrait à travers vos épreuves.

Nativa s'était animée en prononçant ces dernières paroles; mais à mesure que l'enthousiasme de la jeune fille s'était accru, de Morvan avait pâli.

— Mademoiselle, lui répondit-il après un moment de silence et sans paraître remarquer le regard réellement enchanteur qu'elle lui adressa en terminant sa phrase, je m'aperçois avec un découragement que je ne chercherai pas à vous cacher, que jusqu'à présent vous avez eu de mon caractère une opinion détestable !...

— Moi, chevalier de Morvan ! s'écria

Nativa avec une extrême surprise. Que dites-vous ?

— Je dis, mademoiselle, que les boucaniers, fussent-ils les plus cruels assassins, les plus abominables bandits que la terre ait jamais porté, celui qui leur donnera la main, s'asseira à leur table et partagera leurs dangers, afin de pouvoir les vendre plus tard tout à son aise et avec impunité, passera avec raison aux yeux de tous les gens de bien pour un espion et un traître ! Je dis que son infamie, lui valût-elle de l'or à profusion, des dignités sans nombre, cet homme n'en restera pas moins désho-

noré!... J'ajoute à présent que moi, pauvre noble ruiné, pour me servir de vos expressions, je refuserais de croiser mon épée avec un tel homme, fût-il grand d'Espagne et riche à millions. Je répondrais à ses insultes par le mépris, à ses violences par le bâton !...

Un assez long silence suivit la réponse de Morvan. Nativa, malgré son assurance ordinaire, semblait attérée. Ce fut le jeune homme qui le premier reprit la parole :

— Je vous ai offensée, sans doute, mademoiselle, lui dit-il d'une voix douce

et émue, pardonnez-moi, je vous en conjure ! Pourquoi aussi m'avez-vous demandé le sacrifice de mon amour !

— Je vous ai demandé le sacrifice de mon amour, répéta Nativa avec étonnement. Mais, au contraire, n'ai-je pas, en ouvrant une perspective à votre ambition, permis à votre pensée de franchir des distances et des obstacles qui devaient vous paraître infranchissables.

— Mademoiselle, répondit de Morvan, en secouant lentement la tête d'un air de doute et de chagrin, n'est-ce donc pas me demander le sacrifice de mon

amour que de me conseiller de devenir infâme. Non ! je le vois, vous n'éprouvez pour moi ni sympathie, ni tendresse. Une femme comme vous doit être, avant tout, soigneuse de l'honneur de celui qu'elle aime.

— Je vous assure, chevalier, répondit Nativa avec une certaine émotion, que je n'attache pas la même pensée que vous au rôle que vous refusez. Je crois qu'employer la ruse est chose permise, lorsqu'il s'agit de rendre un immense service à l'humanité, de faire cesser d'affreux brigandages, de punir des monstres de férocité. Cependant, je comprends

vos scrupules ; j'ajouterai même qu'ils augmentent encore mon estime pour vous.

Nativa garda le silence pendant quelques secondes, puis souriant au chevalier avec cette grâce naïve et enfantine que les femmes espagnoles poussent, toujours avec un succès assuré, jusqu'au sublime de la coquetterie :

— Vous voilà, chevalier, lui dit-elle, revenu sans grandes fatigues d'un long voyage.

— Nullement, mademoiselle, répon-

dit gravement le jeune homme ; il ne s'en suit pas de ce que je refuse de m'associer aux projets du comte de Monterey, que je reprenne la parole que je vous ai donnée : loin de là ; je me suis engagé à vous délivrer d'un misérable dont la mort importe à votre bonheur ; j'espère, Dieu et la justice de ma cause aidant, que je viendrai à bout de mon entreprise. Permettez-moi donc de vous supplier de nouveau de m'apprendre le nom de l'homme que vous avez condamné.

— Je ne le puis encore, répondit Nativa après avoir réfléchi ; je désire que

vous entendiez auparavant parler de cet homme célèbre parmi les plus célèbres boucaniers, — sur le théâtre même de ses exploits. Ce sera seulement alors, c'est à dire quand vous connaîtrez combien il est redoutable, que je vous dirai son nom ; seulement alors aussi, si vous persistez toujours dans votre généreuse résolution, que j'accepterai votre parole. D'ici là, ne l'oubliez pas, je vous considère comme n'étant engagé vis à vis de moi par aucune promesse. Mais il se fait tard, ajouta Nativa, et je dois vous quitter. Chevalier, votre bras.

Lorsque la jeune fille parla de se re-

tirer, de Morvan s'aperçut, que de toutes les choses dont il comptait l'entretenir, il ne lui en avait pas dit une seule, cette pensée loin de lui donner de la présence d'esprit, ne fit que troubler ses idées : il avisa donc au plus pressé ; or, le plus pressé était que Nativa ne se séparât pas de lui avec une impression fâcheuse.

— Un mot, je vous en conjure, mademoiselle, s'écria-t-il en osant retenir doucement la charmante Espagnole par la main. J'ai refusé, c'est vrai, et je refuserai toujours de jouer le rôle d'un traître, mais je n'ai point dit que je ne m'associerai pas au comte de Montercy.

Les boucaniers appartiennent à toutes les nations; combattre contr'eux, n'est point porter les armes contre la France! Que M. le comte me prenne avec lui comme simple volontaire, et je me ferai un honneur et un plaisir de verser mon sang pour une cause aussi juste.

— Non, chevalier, cela n'est pas possible, vous m'avez accusée tout à l'heure de n'être pas soigneuse de votre honneur, et ce reproche m'a été extrêmement sensible : jamais je ne consentirai à ce que vous, gentilhomme français, vous vous trouviez à l'étranger dans une position inférieure à votre rang. Merci de votre

offre dont je suis fort reconnaissante......

La jeune fille se leva alors, et prenant le bras de de Morvan, elle descendit dans le jardin des Tuileries. Au moment ou le chevalier sortait de l'établissement de Renard, un laquais lui présenta la note de la collation restée intacte sur la table; cette note se montait à quarante-quatre livres : le jeune homme remit au laquais huit écus de six livres et poursuivit son chemin.

A peine de Morvan et Nativa avaient-ils fait une centaine de pas qu'ils rencontrèrent ces mêmes jeunes seigneurs,

c'est à dire de Broglie, Canillac, de La Fare, etc., qui deux heures auparavant avaient accosté avec si peu de respect et tant de laisser-aller, la fille du comte de Monterey !

— Tudieu ! s'écria l'un d'eux, dont les yeux animés et le teint brillant permettait de supposer qu'il sortait de tenir glorieusement table ; tudieu ! chers amis, le hasard nous favorise ! Voici notre énigme d'avant dîner. Rions un peu !

— Monsieur lui dit de Morvan, cela me contrarierait horriblement de passer

mon épée au travers du corps d'un homme sans défense, toutefois, comme il m'est impossible de m'arrêter en ce moment, puisque je suis avec madame, c'est ce que je serai obligé de faire, si vous essayez encore d'avoir de l'esprit... Oh! ne vous désolez pas! si vous voulez bien prendre la peine de m'attendre, dans cinq minutes je serai de retour.

— Tiens, mais cela me sourit assez, répondit le jeune seigneur, en saluant gracieusement de Morvan. Vous m'avez l'air, monsieur, d'un homme fort agréable dans la conversation, et, assez solidement campé sur la hanche. Veuillez

présenter mes excuses à madame, et ne pas vous presser! Je vous attendrai, s'il le faut, jusqu'à ce soir plutôt que de manquer votre retour.

— Quelle folie, chevalier! dit Nativa à voix basse à de Morvan. Aller ainsi exposer, sans motif, votre vie!...

— Merci de cet intérêt, mademoiselle, répondit de Morvan en aidant à Nativa à monter dans son carrosse qu'elle avait laissé près de la porte de la Conférence. Mais ne craignez rien; les épées bretonnes valent mieux que celles des mu-

guets de Paris et de Versailles. Ce duel m'expose fort peu!

— N'importe, j'enverrai dans une heure à votre hôtel pour savoir de vos nouvelles... Pensez à moi... au revoir!....

— Le carrosse partit, et de Morvan, le cœur joyeux, en songeant que Nativa redoutait pour lui un danger, resta à la même place jusqu'à ce que le carrosse fût hors de sa vue.

— Allons retrouver à présent mon

muguet, se dit-il, puis il se dirigea d'un pas rapide vers l'endroit du jardin des Tuileries où il avait laissé son adversaire inconnu.

FIN.

